

choisir

revue culturelle
n° 593 – mai 2009



(Entendre
nos émotions



*Seigneur,
apprends-moi à me reposer.
Apprends-moi à laisser
les choses en suspens,
à ne pas vouloir régler
toutes les affaires
avant de dormir.
Apprends-moi
à accepter d'être fatigué.
Apprends-moi
à finir une journée.
Autrement,
je ne saurai pas mourir...
Car il reste encore
du travail après moi !
Apprends-moi
à accepter...
de n'être pas toi.*



Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
€ : 66.- ; par avion : € 70.-
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Pascal Deloche/GODONG
p. 7 : Sebastien Desarmaux/GODONG
p. 10 : P. Razzo/CIRIC
p. 27 : Corinne Simon/CIRIC
p. 33 : Cl. Leirens

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Donner du sens à son travail <i>par Lucienne Bittar</i>	
Actuel	4
A chacun ses raisons <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Spiritualité	8
Et pourtant l'Eglise bouge... <i>par Claude Ducarroz</i>	
Eglise	9
Réformer le Vatican. S'inspirer des institutions laïques <i>par Thomas J. Reese</i>	
Spiritualité	17
Les motions intérieures <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Sciences	21
Des passions aux émotions. Philosophie et affectivité <i>par Amanda Garcia</i>	
Société	25
Malades et spiritualité. Le rôle des soignants <i>par Eckhard Frick</i>	
Cinéma	30
Sanctuaires <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Lettres	33
D'esprit et de chair. Paul Valéry <i>par Gérard Joulié</i>	
Audio	36
Christianisation de l'Occident <i>par Renée Thélin</i>	
Livres ouverts	38
La foi, un défi pour chacun <i>par Patrice Favre</i>	
Chronique	44
La fleur nouvelle <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Donner du sens à son travail

On a appris en mars passé le lancement d'une nouvelle expérience : les élèves d'une classe secondaire du canton de Berne sont rémunérés en fonction de leurs notes. Objectif : mesurer leur motivation. Qu'on mette en place en Suisse une telle étude confirme une tendance inquiétante. De plus en plus de jeunes affichent des difficultés d'apprentissage liées à un manque de motivation. Or cette absence de désir d'apprendre découle justement du fait que la nécessité de trouver plus tard un travail qui les fasse vivre soit parfois leur seul objectif (pour les plus « optimistes », de gagner plein d'argent !). Le psychologue Abraham Maslow l'a démontré : une population dont les besoins élémentaires sont assurés a besoin d'autres motivations que matérielles pour avancer. La crise économique et les licenciements en chaîne qui s'ensuivent, la concurrence induite par l'ouverture des frontières aux salariés d'autres pays mènent nos jeunes à baisser les bras par avance. Car ils ne voient plus le travail comme un lieu où ils pourront satisfaire d'autres besoins, comme celui de relation ou de réalisation, qui va de pair avec l'estime de soi et le sentiment d'être utile.

Comment ne pas les comprendre ? C'est toute la notion de travail qui doit être revalorisée aujourd'hui. Depuis 1889, nous fêtons le travail le 1^{er} mai. Instituée par la II^e Internationale socialiste dans le cadre des luttes ouvrières, cette journée rappelle que les travailleurs doivent être « reconnus ». Par la société et leurs employeurs bien entendu, mais aussi et surtout par eux-mêmes ! La crainte de perdre son emploi, les enjeux de pouvoir, des objectifs purement financiers peuvent avoir raison du plaisir que retire une personne à œuvrer dans une entreprise. Et si en sus elle ne trouve pas de sens à son travail, la dépression n'est plus loin. Les motivations matérielles ne remplacent jamais à long terme ce besoin de l'humain à donner du sens à ce qu'il fait.

Certains, les privilégiés, vivent leur vocation dans leur travail. Les objectifs de leur profession sont conciliables avec les valeurs qu'ils défendent. Ils s'y reconnaissent. D'autres, bien plus nombreux, « font

avec ». La lassitude, le pourquoi faire ne sont jamais loin. Ou pire : le dessèchement de l'âme, surtout s'ils se retrouvent en porte-à-faux avec leur éthique. Les plus chanceux encore, ceux qui ne craignent pas d'être licenciés s'ils affichent leur désapprobation, peuvent plus facilement s'exprimer en défendant leurs idées. En accord avec leurs valeurs, ils maintiennent ainsi une forme de paix de l'âme. Ce combat pour ce qui nous anime se joue à tous les niveaux et tous les milieux, même (ou surtout !) en Eglise où la notion d'obéissance est plus prononcée. Car au-dessus, reste la conscience. Les récents événements l'ont démontré. Des prêtres et des évêques ont manifesté leur désapprobation par rapport au Vatican, ce qui est un signe de santé.¹

Si notre équilibre psychique dépend beaucoup de cette harmonie, notre vie spirituelle nous aide à la retrouver. Les philosophes contemporains valorisent nos émotions. Elles seraient fondamentales dans la distinction du bien et du mal.² Encore faut-il apprendre à les entendre et à discerner entre ces différents mouvements du cœur. Comme le rappelle Bruno Fuglistaller,³ les Exercices spirituels d'Ignace de Loyola permettent de distinguer ces mouvements intérieurs, « pour mieux conduire notre vie spirituelle et développer une relation au monde plus féconde ». Cette attention intérieure se révèle porteuse dans notre vie professionnelle où le chemin de l'épanouissement peut être si ardu. Y développer ses dons, les mettre au service de ce qui nous habite prend des contours inattendus. Une relation difficile, une crise devient une possibilité de se développer, de se découvrir de nouvelles ressources et, ce faisant, peut-être même de devenir un exemple pour une équipe. Agir là où nous le pouvons en accord avec nos valeurs (respect, accueil de l'autre, recherche du bien commun, etc.) peut se transformer en objectif de travail et de vie. C'est ce que nous devons transmettre à nos jeunes. Qu'il est possible de Gagner sa vie sans perdre son âme.⁴

Lucienne Bittar



1 • Voir dans ce numéro **Claude Ducarroz**, *Et pourtant l'Eglise bouge*, pp. 9-12.

2 • Voir dans ce numéro **Amanda Garcia**, *Des passions aux émotions*, pp. 21-24.

3 • Voir les pp. 17-20 de ce numéro.

4 • **Alain Setton**, Presses de la Renaissance, Paris 2007, 234 p.

■ Info

L'Etat du Valais s'incline

Sœur Marie-Rose Genoud, ursuline valaisanne, a obtenu gain de cause dans l'affaire qui l'opposait à l'Etat du Valais depuis 1998. Lors de visites à des requérants d'asile, elle avait découvert des irrégularités dans les retenues effectuées sur leurs salaires. Jusqu'en 1990, l'Etat du Valais faisait en effet retenir une partie du salaire des requérants pour rembourser l'aide obtenue du canton. Mais depuis 1992, c'est la Confédération elle-même qui fait retenir cette part (7 % jusqu'en 1995, puis 10 %). Or l'Etat du Valais a maintenu jusqu'en 1996 la ponction sur les salaires des requérants, prélevant ainsi des sommes qui ne lui étaient pas dues.

L'expert neutre mandaté, l'ancien conseiller d'Etat neuchâtelois Thierry Béguin, a tranché début avril en faveur de la religieuse et de ses protégés. « Il est indéniable que des requérants d'asile ont été lésés durant la période 1992-1996. » L'Etat du Valais accepte donc de dédommager les lésés.

En 2008, Sœur Marie-Rose Genoud a reçu le Prix d'honneur de l'association « Femme exilée, femme engagée ». (Apic)

■ Info

Angola et sorcellerie

L'Angola enquêtera sur les cas d'enfants accusés de sorcellerie. « Nous devons découvrir les raisons pour lesquelles les enfants deviennent des victimes et pourquoi ils sont accusés de sorcellerie », a déclaré Fatima Viegas, directrice de l'Institut national des affaires religieuses.

Le pays a été secoué récemment par de terribles histoires d'enfants abandonnés, maltraités, torturés et tués pour

cause de sorcellerie. D'une manière générale, ces accusations sont considérées comme fondées, ce qui minimise aux yeux de la société la gravité de ces actes cruels.

La plus grande partie de la population du pays est pourtant chrétienne (94 %) et un peu plus de la moitié de la population est catholique (55 %). Le phénomène a été dénoncé par Benoît XVI lors de sa visite à Luanda, le 21 mars. Le pape a demandé aux catholiques angolais de convertir leurs concitoyens qui vivent « dans la peur des esprits » et qui « en arrivent à condamner les enfants des rues et aussi les anciens, parce que, disent-ils, ce sont des sorciers ». Publiés en juin 2006, les *Lineamenta* du prochain Synode pour l'Afrique avaient déjà évoqué le drame des enfants sorciers. (Apic)

■ Info

Défense des langues et missionnaires

L'Atlas des langues en danger dans le monde de l'UNESCO, présenté lors de la Journée internationale de la langue maternelle (21 février dernier), souligne qu'environ 2500 langues sur les 6000 parlées aujourd'hui sont en danger, face à l'hégémonie de plus en plus forte de quelques grandes langues dominantes. A la rubrique *Taiwan*, on apprend qu'en 50 ans, sept idiomes aborigènes ont disparu, sept sont en situation critique, un est sérieusement en danger et neuf sont en danger. Mgr Tseng King-zi, président de la Commission pour l'apostolat des aborigènes de la Conférence des évêques catholiques de Taiwan, a confirmé ce fait. Seul évêque aborigène du pays, il appartient à l'ethnie des Puyuma et parle une langue qui ne compte plus qu'environ 10000 locuteurs.

Mgr Tseng a témoigné de l'action menée par les missionnaires étrangers pour préserver et mettre par écrit ces langues orales, menacées de disparition. Ils ont rédigé dictionnaires, grammaires et manuels d'apprentissage pour ces langues et ont assumé les risques que ce travail représentait. En effet, dans le cadre de la politique d'assimilation alors en vigueur à Taiwan, défendre ces langues était considéré comme aller contre la politique d'imposition du mandarin. Certains de ces missionnaires ont vu leur visa révoqué, sans espoir de retour à Taiwan. Aujourd'hui, dans certains villages, la situation est telle que c'est le prêtre, missionnaire ou autochtone, qui figure parmi les plus ardents défenseurs des langues aborigènes. Des prêtres aborigènes célèbrent la messe dans leur langue, alors que de fait ils ne la maîtrisent qu'imparfaitement et utilisent le mandarin lorsqu'ils s'adressent aux jeunes. Sur les 490 000 aborigènes, on compte 90 % de chrétiens, en majorité protestants. (Apic)

■ Info

Japon : départ des catholiques

Le gouvernement japonais a lancé en avril un programme d'aide au retour au pays pour les immigrés brésiliens et péruviens. Ces immigrés sont les descendants d'émigrés japonais partis en Amérique latine après les crises de 1929 et de 1945-1946, fuyant la pauvreté au Japon. Une ou deux générations plus tard, leurs descendants, les *Nikkeijin* (deuxième génération), ont fait le chemin inverse, invités par un Japon en proie à une crise de dénatalité aiguë et se trouvant en manque de main-d'œuvre. Ils ont trouvé à s'employer dans les secteurs demandeurs d'une main-

d'œuvre peu ou semi-qualifiée. Or, ces derniers mois, des milliers de *Nikkeijin* ont perdu leur emploi dans l'industrie automobile ou électronique. Le gouvernement a donc décidé de proposer aux immigrés d'origine japonaise sans travail de quitter le Japon, avec une prime au retour.

En 2006, les 300 000 immigrés brésiliens représentaient la troisième communauté étrangère au Japon, après les Coréens et les Chinois ; les Péruviens formaient le cinquième groupe, avec quelque 60 000 personnes. Avec les immigrés philippins, ces communautés présentent la particularité d'être majoritairement chrétiennes - et catholiques pour la plupart d'entre elles. Leur présence au Japon avait donc contribué à changer le visage de l'Eglise catholique du pays, en doublant le nombre des fidèles. Leur départ influencera à son tour fortement la vie de cette Eglise. (Apic)

■ Info

« Hindouisation » au Népal

Lors d'un séminaire de formation à l'évangélisation, organisé début avril à Godavari (vallée de Katmandou), Mgr Thomas Menampampil, archevêque de Guwahati en Assam, un Etat indien proche du Népal, a insisté sur les dangers de la « safranisation » de la société. Ce phénomène est en pleine expansion dans le sous-continent indien et s'appuie sur le système brahmanique des castes. « Les bouddhistes, les jaïns (...), ainsi que les peuples aborigènes qui vivent dans la région sub-himalayenne, sont déterminés à préserver leur philosophie égalitaire en dépit des pressions exercées par le brahmanisme. »

Au Népal, depuis l'instauration du nouveau régime maoïste, il y a un an, et les différentes tentatives de celui-ci pour

séculariser la société, l'hindouisme sous sa forme extrémiste a fait un retour en force. En 2008, le NDA (Nepal Defence Army), une organisation paramilitaire hindoue, a attaqué des mosquées, menacé des églises et envoyé des déclarations télévisées indiquant que « de telles attaques allaient continuer jusqu'à ce que le Népal soit de nouveau une nation hindoue ».

L'Eglise catholique ne compte que 8000 membres dans le pays mais dirige une trentaine d'écoles et collèges et de nombreux centres d'aide sociale. (Apic)

■ Info

Pakistan : la charia contre la paix

Le président pakistanais Asif Ali Zardari a signé le règlement qui impose la loi islamique sur le territoire de la vallée de Swat, dans le but de mettre fin à des années de guerre et de violence. L'Assemblée nationale avait déjà adopté la résolution en faveur de cette réglementation. Seul le Muttahida Qaumi Movement a exprimé des réserves quant à l'efficacité de la réglementation. La décision d'introduire la charia dans cette région touristique a été prise au départ par le gouvernement de la province de la Frontière-du-Nord-Ouest et est entrée en vigueur le 16 février dernier. Avec la signature du président, elle devient pleinement opérationnelle.

Peter Jacob, secrétaire exécutif de la Commission nationale Justice et Paix, a critiqué la décision du président qui va encourager les Talibans à imposer la charia dans d'autres régions du pays. Cela conduira, a-t-il déclaré, à un système de justice parallèle et laissera libre cours à la violence des fondamentalistes. Du reste, en quelques mois, des centaines d'avocats locaux ont déjà perdu

leur emploi, les ONG ne peuvent plus travailler normalement, les vaccins contre la poliomyélite ont été supprimés, les Talibans emprisonnés ont été libérés et la violence contre les femmes est montée en flèche. (Apic)

■ Info

Idem en Somalie

Le parlement somalien a accepté le 18 avril la réintroduction de la loi islamique. En toile de fond, le même désir que celui affiché au Pakistan (voir ci-dessus) : à savoir, retrouver la paix. « Avec l'introduction de la charia dans la législation somalienne, nous avons supprimé toute justification adoptée par n'importe quel groupe de l'opposition qui utiliserait cet argument et l'islam à des fins politiques », a déclaré le Premier ministre Omar Abdirashid Ali Sharmarke. « Il n'y a plus aucune excuse pour que les violences perdurent dans le pays, notre gouvernement est islamique », a dit pour sa part le ministre de la Justice. Nombre d'observateurs considèrent que l'introduction de la loi islamique représente une avancée significative pour isoler les milices de Shebab. Celles-ci sont hostiles au gouvernement central malgré la formation, en janvier dernier, d'un exécutif mené par le mouvement islamiste modéré, l'Alliance pour une nouvelle libération de la Somalie. (Apic)

■ Info

Présidentielle en Colombie

La Conférence épiscopale de Colombie a demandé le 29 mars au président Alvaro Uribe de ne pas se représenter pour un troisième mandat à la présidence en 2010, « pour le bien de la démocratie ». La Constitution actuelle de

la Colombie n'autorise que deux mandats consécutifs, mais les partisans du président Uribe veulent la modifier par référendum. Pour l'archevêque de Barranquilla, Mgr Ruben Salazar Gomez, « la Constitution de la République doit être sacrée et il ne faut pas la soumettre à des changements dans le but de satisfaire des ambitions personnelles ». (Apic)

■ Info

Monnaie commune pour l'Alba

Les présidents des pays membres de l'Alternative bolivarienne pour les Amériques (Alba : Venezuela, Cuba, Honduras, Bolivie, Nicaragua et Dominique) et de l'Equateur ont entériné le 16 avril, au Venezuela, un accord en vue de la création d'une monnaie commune, le *sucre*. La proposition de lancer cette monnaie en tant que mécanisme financier d'intégration régionale, afin de réduire la dépendance des pays latino-américains par rapport au dollar américain, avait été avancée lors du Sommet extraordinaire de l'Alba en novembre dernier. La phase expérimentale de la nouvelle monnaie sera entamée à la fin de l'année, avec pour objectif de devenir pleinement opérationnelle à partir de 2010. Le *sucre* doit son nom au militaire et homme d'Etat vénézuélien Antonio José de Sucre (1795-1830), l'une des figures emblématiques des guerres d'indépendance latino-américaines. (Apic)

■ Info

Italie : guide des messes

Les éditions Mondadori ont publié un guide pour les gens fréquentant les offices religieux d'Italie. La personne chargée de tester les offices, Camillo Lan-

gone, examine la qualité des bancs dans les églises, la présentation des prêtres, le niveau de la liturgie... A la place des étoiles, il attribue cierges et missels ! Une église des missionnaires de Saint-Paul récolte par exemple des bons points pour la qualité du chant grégorien des cisterciennes du monastère voisin, mais le fait que ses bénitiers soient asséchés lui enlève d'autres. Dans l'église Sant' Eugenio de l'Opus Dei (Rome), les « horribles chaises en plastique » sont jugées plus « anti-liturgiques qu'anti-esthétiques ». En revanche, l'église du Gesù e Maria au Corso (Rome) est décrite comme une oasis de « la liturgie latine immortelle » : les nombreuses fidèles portant le voile offriraient, selon le critique, un ravissant accroche-regard. (Apic)

■ Info

Rions, ça fait du bien

« Nous ne rions pas parce que nous sommes heureux, nous sommes heureux parce que nous rions. » Telle est l'approche de Madan Katarin, fondateur du Yoga du rire et de la Journée internationale du rire, dont on a fêté la dernière édition le 3 mai dernier.



A chacun ses raisons

Comment ne pas se laisser décourager ? C'est la question qui m'occupe depuis quelque temps. La crise économique, les difficultés de l'Eglise, les soucis en tout genre plombent le moral. Et le « pompon », dernier souci, mon ordinateur... Ne me dites pas que vous n'avez jamais eu envie de jeter cet admirable engin par la fenêtre, que vous ne l'avez jamais insulté ! Je ne vous croirais pas.

C'est qu'elles ont des humeurs, ces boîtes de conserve. Vous les quittez un soir, après une journée de bons et loyaux services, tout va bien. Le lendemain, allez savoir pourquoi, rien ne va plus. Elles toussotent, elles clignent, puis apparaît une nouvelle icône, le blason jaune qui vous annonce des mises à jour (mais oui... en bas à droite !). Ah ! les mises à jour... « de sécurité » qu'ils disent ! On se demande bien la sécurité de qui ? Pas de nos nerfs en tout cas. On vous promet des améliorations... et tout votre bureau change. Le progrès, paraît-il.

Que ce soit dans la vie privée ou professionnelle ou dans l'actualité, la nuance est rarement à l'ordre du jour. Bien, mal, vrai, faux, nos jugements peuvent être entiers et péremptoirs. Le monde se divise en deux camps : il y a ceux qui pensent comme nous et qui évidemment ont raison, et puis il y a tous les autres. La complexité des événements ? Aux oubliettes ! Il faut reconnaître que cela fait un bien fou. Mais sur la durée ? Finalement nous souffrons tous - même ceux qui ont raison - des tensions qui nous environnent.

L'existence n'est pas simple, ni limpide. Pourtant nous sommes rarement prêts à reconnaître la part de vérité que comprend le point de vue de l'autre. La vie se tisse de nos actes. Or une action n'est « humaine » que dans la mesure où nous y engageons notre liberté, notre volonté. Elle est donc régie par des circonstances et des intentions dont il faut tenir compte lorsque nous nous essayons à juger les actes des uns et des autres. Souvent il nous est plus commode de poser notre jugement en fonction des résultats. Nous avons tort ! Même les ordinateurs ont leurs propres raisons de clignoter et toussoter.

C'est dans cet oubli de la nuance que je vois une des sources de notre tristesse aujourd'hui. Nous ne serons jamais capables de saisir l'entier de la complexité des choses et des personnes. Dieu seul le peut. Peut-être que pour être un peu moins tristes, un peu moins affectés par les malheurs du monde, nous devrions emprunter le chemin du pardon, ou en tout cas tenter de moins juger. C'est un sentier de liberté et de vie plus sûr que celui de la tristesse et de la déception.

Bruno Fuglistaller s.j.

Et pourtant l'Eglise bouge...

église

● ● ● **Claude Ducarroz**, Fribourg
Prévôt de la Cathédrale St-Nicolas

Avec une sincérité louable,¹ Benoît XVI a estimé qu'il était de son devoir pontifical (faiseur de ponts) de permettre à la mouvance d'Ecône de rejoindre bientôt le gros du troupeau catholique. Et puis, patatras ! La levée de l'excommunication des évêques consacrés par Mgr Lefebvre en 1988, après la réhabilitation de la messe de saint Pie V, a soulevé des vagues qui n'ont pas fini de faire tanguer la barque de Pierre. Pour corser le tout, l'un des évêques en question, Mgr Williamson, a exprimé des propos négationnistes qui ont troublé le message papal, « incident fâcheux et imprévisible », dit Benoît XVI. Il a mis en péril les relations avec le judaïsme et mis à mal le processus de réconciliation à peine amorcé.

Comme une gaffe n'arrive jamais seule, voici que l'archevêque de Recife excommunie la mère d'une fillette de 9 ans qui a eu recours à l'avortement dans des circonstances particulièrement dramatiques. Tout cela avec l'approbation du cardinal Re, celui qui prépare au Vatican les nominations des évêques. Après quoi, les propos de Benoît XVI dans l'avion qui l'emmenait en Afrique (le préservatif accentuerait la propagation du sida au lieu de l'empêcher) a encore jeté de l'huile sur le feu.

En un mot : dans l'Eglise catholique aussi, il règne une ambiance de crise dont on se serait bien passé, car les temps qui courent sont déjà suffisamment éprouvants sans qu'on en remette une couche du côté du Vatican.

Un chapelet de réactions

Il ne faut pas céder à la sinistrose. A côté de dégâts collatéraux forts dommageables - par exemple la multiplication des « sorties d'Eglise » en Suisse et ailleurs -, plusieurs réactions expriment des sursauts de vitalité et de fidélité qui peuvent compenser la déprime ambiante par une certaine espérance aux couleurs de Vatican II.

C'est le peuple de Dieu à la base qui a réagi le premier. Avec une vigueur étonnante, les « simples fidèles » ont pris résolument parti pour les acquis du concile : on ne doit pas brader la liberté religieuse, l'œcuménisme, le renouveau liturgique, le dialogue interreligieux, etc. La crise a fait la preuve - bienvenue - que l'esprit du concile est profondément entré dans la chair de l'Eglise comme peuple de Dieu, et pas seulement chez les fidèles les plus pratiquants. C'est un bon signe.

Et puis, ce peuple s'est levé, il s'est rassemblée, il s'est exprimé. C'est le sens de certaines manifestations publiques, tout à fait inédites dans l'aire culturelle

Les initiatives restauratrices de Benoît XVI ont plongé l'Eglise catholique dans une tempête que le pape a nommée « grand tapage ». Paradoxalement, cet ouragan a des effets secondaires plutôt positifs. On observe certains sursauts, conséquences lointaines du concile Vatican II.

1 • Il s'en explique avec des accents assez touchants dans sa lettre du 10 mars 2009 aux évêques de l'Eglise catholique.

catholique. Comment ne pas voir dans ces réveils l'un des fruits du concile qui encourage les fidèles « à s'ouvrir à leurs pasteurs de leurs besoins et de leurs vœux avec toute la liberté et la confiance qui conviennent à des fils de Dieu et à des frères dans le Christ » ? Plus encore, « ils ont la faculté et même parfois le devoir de manifester leur sentiment en ce qui concerne le bien de l'Eglise » (*Constitution sur l'Eglise* n° 37). Le slogan du rassemblement de Lucerne, le 8 mars 2009, signifiait bien cela : *Auf-treten statt austreten* (se présenter au lieu de s'en aller).

Des évêques et même le pape

Nous n'étions pas au bout de nos étonnements. Des évêques eux-mêmes se sont permis de poser des questions au Saint-Siège, formule ecclésiastique pour dire « le pape ». Il suffit de citer les évêques allemands qui ont aussitôt demandé « une prompte explication » au Saint-Siège, en espérant « chez les res-

ponsables de la curie des améliorations rapides dans le domaine de la prise de décision et de la communication avec les conférences épiscopales ».

Derrière ces remarques courtoises, on sent l'énervement des évêques contre un exercice solitaire du service de Pierre qui, en la circonstance, a manqué au devoir de collégialité qui devrait être un réflexe naturel après le concile Vatican II. Que des évêques directement impliqués ne soient même pas informés - a fortiori pas consultés - avant une décision aux conséquences délicates et prévisibles, voilà qui manifeste un dysfonctionnement grave que certains prélats ont eu la bravoure de dénoncer. Passer des approbations automatiques, quand elles ne sont pas obséquieuses, à des critiques, certes feutrées mais fermes, redonne du jeu dans les relations entre le centre et la périphérie du pouvoir en notre Eglise. Il était temps.

On peut en dire autant d'évêques à évêques. Les collègues de Mgr Sobrinho ne se sont pas contentés de lui envoyer quelques notes discrètes mais ont eu le courage de prendre position publiquement pour lui rappeler que les exigences de l'esprit évangélique devaient l'emporter sur la lettre du droit canon.² Paul et Pierre aussi ont vécu de tels affrontements bienfaisants, dans le contexte évangélique de la correction fraternelle, pour aboutir à un dialogue de type conciliaire qui porta des fruits d'unité dans la diversité assumée (cf. Ac 15 et Ga 2).

Protestation d'ACT UP
contre les propos de
Benoît XVI, Notre-Dame
de Paris, 22 mars



2 • « Dans cette tragédie, vous avez ajouté de la douleur à la douleur et vous avez provoqué de la souffrance et du scandale chez beaucoup de personnes à travers le monde », a écrit Mgr Daucourt, évêque de Nanterre. Et Mgr Deniau, évêque de Nevers, d'ajouter : « J'attends des hommes d'Eglise, mes frères, qu'ils n'utilisent pas le nom de Dieu pour condamner des personnes ou les enfermer dans la culpabilité. »

Le pape lui-même enfin a reconnu, dans une lettre adressée à tous les évêques, qu'il y avait eu « des erreurs » d'appréciation et de réaction au Vatican. Ce n'est pas tous les jours qu'un pape s'explique sans triomphalisme. Que ne l'eût-il fait avant l'évènement ! Dans sa missive, on devine un homme blessé, attristé d'avoir été traité « avec haine, sans crainte ni réserve ». Le pape déplore que, à l'heure de l'Internet, l'information ait été insuffisante. Malheureusement, les mêmes déficiences ont ressurgi à propos de l'affaire du « préservatif » et de l'avortement dit « thérapeutique » lors du voyage en Afrique.

De nouveau, les explications ultérieures - une fois le mal accompli - ont embrouillé l'opinion publique plutôt que de l'éclairer.³ De plus, le pape reconnaît implicitement que ses plus proches collaborateurs n'ont pas été « à la hauteur ». Quand on connaît ce que peut receler la nébuleuse d'Ecône comme idéologie d'extrême droite, on est stupéfait que les services du Vatican n'aient pas décelé à temps les opinions antisémites de

Mgr Williamson. Oter publiquement le dossier d'Ecône au cardinal Hoyos n'est pas seulement une mesure de bon sens, c'est un aveu d'incapacité. Vivement une réforme en profondeur de la curie romaine !⁴

Une double évaluation

Il y a deux manières d'évaluer ces évènements. Du point de vue du jugement des médias et de l'opinion publique sur l'Eglise catholique, ils sont évidemment regrettables et même très néfastes. Au lieu de considérer l'Eglise en son témoignage central, à savoir proclamer et vivre l'actualité de l'Evangile du Christ dans le monde d'aujourd'hui, on la montre s'embourber dans des querelles finalement périphériques.⁵

Certains, dans les cercles catholiques, souffrent de voir éclater des remises en question du ministère papal,⁶ des divergences entre les évêques, des protestations dans le peuple chrétien. L'image d'une Eglise catholique bien unie autour de son pasteur suprême, comme une armée disciplinée et rangée en bataille, en prend un sérieux coup.

On peut estimer la situation autrement. C'est ce qu'ont fait des évêques « optimistes », comme le cardinal Schoenborn, de Vienne : « Les crises, qui n'ont certes rien de confortable ni de serein, peuvent être porteuses de chance ; en dernière analyse, elles sont salutaires, même si on ne le voit pas quand on y est immergé. » Ou encore Mgr Dagens, d'Angoulême : « La crise actuelle a réveillé ce "sens de la foi" qui, en deçà des mots, consiste à "sentir" avec l'Eglise militante (...) Je crois qu'il serait grave que la crise actuelle constitue un alibi pour durcir la tradition catholique en pratiquant une interprétation critique de Vatican II (...) Nous atten-

3 • Mgr Di Falco, évêque de Gap, a été plus clair quand il a déclaré : « Si l'on ne parvient pas à vivre l'idéal de la fidélité, on ne doit être ni criminel ni suicidaire. On doit utiliser le préservatif. »

4 • Voir dans le même numéro, l'article de **Thomas J. Reese s.j.**, *Réformer le Vatican*, pp. 13-16. (n.d.l.r.)

5 • Peut-être le pape a-t-il compris cela quand il écrit qu'« il y a certainement des choses plus importantes et plus urgentes », en affirmant que « le vrai problème est que Dieu disparaît de l'horizon des hommes et que tandis que s'éteint la lumière provenant de Dieu, l'humanité manque d'orientation, et les effets destructeurs s'en manifestent toujours plus en son sein ».

6 • Jean Paul II a eu l'humilité de reconnaître que son ministère avait besoin de conversion « pour réaliser un service d'amour reconnu par les uns et par les autres » (*Ut unum sint*, n° 4 et 95).

dons des signes de Rome pour être confirmés dans notre mission (servir la rencontre des hommes avec Dieu) qui est notre raison de vivre et d'espérer pour l'Eglise. »

On doit savoir désormais, jusqu'en haut lieu, que le peuple de Dieu, dans sa grande majorité, n'acceptera pas le sacrifice de Vatican II sur l'autel d'une hypothétique réconciliation avec une frange de résistants qui continuent de proclamer que « l'Eglise devra effacer ce concile, l'oublier, en faire table rase » (Mgr Tissier de Mallerais).

Un signe de santé

Dans l'exercice pratique de la collégialité épiscopale, telle que le concile Vatican II l'a précisée et promue, n'est-il pas normal qu'il y ait des échanges un peu vifs entre les évêques dispersés à travers le monde et le pape qui règne au Vatican, au milieu d'une curie pas nécessairement compétente en tout ? On peut y voir là un signe de santé, tant il est vrai que, trop souvent, nos évêques semblent plus prompts à nous transmettre les injonctions de Rome qu'à faire connaître à Rome les besoins et appels légitimes de leur peuple.⁷ On aime à ressasser les bienfaits de la collégialité affective entre le successeur de Pierre et les autres évêques. A quand une collégialité effective ?

Enfin, lorsque le peuple prend la parole et exprime ses souhaits enracinés dans le témoignage de vie des fidèles qui mettent en pratique, tant bien que mal, l'Evangile du Christ au milieu d'une société complexe et parfois hostile, ne mérite-t-il pas d'être écouté, entendu, respecté lui aussi ?⁸

Bien sûr que notre Eglise n'est pas une démocratie au sens mathématique du mot, comme si la majorité populaire fai-

sait la vérité, au point de la rendre variable. Mais il n'empêche que le dialogue sincère entre nos autorités et les autres membres du corps du Christ - je n'oublie pas les théologiens - est une condition indispensable pour la vitalité de ce corps. S'il tire sa force de sa communion avec sa tête, le Christ, il doit aussi bénéficier de la souplesse des articulations et jointures qui garantissent la croissance de la construction dans l'unité de la charité et la riche diversité des charismes et ministères (cf. Ep 4,13-16).

En ce sens, ce qui vient d'arriver, au-delà des moments pénibles et même douloureux, peut aussi être apprécié comme une invitation à l'espérance. Dans l'esprit de Vatican II, notre Eglise donne des signes de réveil, parfois bruyants, mais finalement bienvenus.

Pourvu que l'on n'éteigne pas l'Esprit, pourvu que l'on ne méprise pas les prophètes (cf. I Th 5,19). Pourvu que tous écoutent « ce que l'Esprit dit aux Eglises » (Ap 3,22).

Cl. D.

7 • Par exemple, ceux qui s'expriment depuis longtemps dans les synodes, forums et autres AD2000 qui ont émaillé la vie de nos diocèses au cours de ces dernières années.

8 • « Qu'avec un amour paternel, les pasteurs accordent attention et considération dans le Christ aux essais, vœux et désirs proposés par les laïcs, qu'ils respectent et reconnaissent la juste liberté qui appartient à tous dans la cité terrestre » (*Constitution sur l'Eglise* n° 37).

Réformer le Vatican

S'inspirer des institutions laïques

●●● **Thomas J. Reese s.j.**, Washington (USA)

Professeur au Woodstock Theological Center,
Georgetown University

Lorsque saint Pierre débarqua à Rome, il ne créa pas tout de suite des cardinaux, ni n'établit les bureaux que l'on voit aujourd'hui au Vatican. Il n'avait qu'un secrétaire pour l'aider dans sa correspondance. Dans les temps qui suivirent, l'évêque de Rome eut des auxiliaires très semblables à ceux de n'importe quel autre évêque : des prêtres pour les Eglises-foyers, des diacres pour l'exercice de la charité et la catéchèse, et des notaires ou secrétaires pour la correspondance et les archives.

Dès le IV^e siècle, les notaires s'installèrent en tant que personnel de la papauté, tout comme ils l'étaient à la cour impériale. Ils rédigeaient des lettres et conservaient les archives de la correspondance et d'autres documents officiels. Ils prirent les minutes au concile du Latran de 649 et préparèrent ses actes. Du fait de leur formation et de leur expérience, ils étaient parfois envoyés par le pape en mission diplomatique ou à des conciles œcuméniques à l'Est.

Au XIII^e siècle, la chancellerie apostolique constitua un important dicastère : le chancelier était l'assistant et le conseiller principal du pape, tout comme des chanceliers l'étaient auprès de monarques européens. Avant d'être élu pape, Jean XXII (1316-1344) avait lui-

même occupé la charge de chancelier du roi de France, et c'est fort de ces compétences qu'il géra les affaires pontificales. La chancellerie fut plus tard éclipsée par la Daterie apostolique, puis par le bureau du Sceau privé et finalement par la Secrétairerie d'Etat. On trouve des parallèles dans la société civile.

De son côté, le collège des cardinaux, constitué au départ par un groupe de prêtres et de diacres de Rome, se développa en une cour pontificale conseillant et élisant les papes. Les cardinaux se comparaient souvent eux-mêmes aux anciens sénateurs romains. Au cours du temps, les affaires papales augmentant, la pratique de consulter le collège cardinalice en consistoire se généralisa. Au début, le collège ne se réunissait qu'une fois par mois, puis passa, dès le début du XII^e siècle, à trois réunions par semaine.

A bien des égards, le pape et les cardinaux fonctionnaient donc comme une cour, semblable aux cours royales d'Europe durant le Moyen-Age. Mais le fait que les cardinaux élisent le pape conféra à celui-ci une sorte de pouvoir dont la noblesse elle-même ne jouissait pas dans la plupart des nations.

Plus tard encore, le rôle des cardinaux se réduisit passablement au fur et à mesure qu'augmenta celui du pape, tout comme le pouvoir des nobles se restreignit après l'essor des monarchies « absolues ».

Tout au long de son histoire, le Vatican a imité l'organisation des institutions politiques laïques de son environnement proche. Or le gouvernement de l'Eglise n'a jamais été aussi centralisé qu'aujourd'hui, en anachronisme avec le processus démocratique généralement adopté en Occident. Pour rendre l'Eglise plus collégiale, le Vatican devrait, une fois encore, s'inspirer des pratiques issues du monde politique.¹

1 • Cet article a été publié dans *Commonweal*, vol. 135, New York, 25 avril 2008.

Ainsi la structure de la curie romaine changea au cours des siècles et les papes empruntèrent fréquemment ou adaptèrent les pratiques en vigueur dans les formes séculières de gouvernement. Il est donc raisonnable de conclure que changer l'organisation du Saint-Siège aujourd'hui en adoptant des pratiques issues du monde politique contemporain serait conforme à la longue tradition de l'Eglise.

Une papauté centralisée

La papauté actuelle dirige l'Eglise avec des pouvoirs à faire pâlir n'importe quelle monarchie absolue : le pape détient l'autorité suprême législative, exécutive et judiciaire. Ce pouvoir est particulièrement visible dans la nomination des évêques.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, l'évêque local était choisi par le peuple et provenait du peuple. Idéalement, le peuple se rassemblait dans la cathédrale où, après avoir prié, il sélectionnait un homme saint et talentueux pour le conduire. En pratique, des factions adverses s'affrontaient souvent, divisant parfois violemment la communauté.

Les siècles s'écoulant, le processus de sélection évolua pour inclure non seulement le peuple, mais également le clergé local ainsi que les évêques provinciaux, en un système de partage des pouvoirs. Pour Léon I (440-461), l'idéal était que personne ne puisse être évêque sans avoir été sélectionné par le clergé, accepté par le peuple et consacré par les évêques de sa province. Il partait du principe que le clergé connaissait les candidats mieux que la population et risquait moins d'être enclin à résoudre ses disputes par la violence. Cependant, comme chef de la communauté, l'évêque devait être « accep-

table » pour le peuple. Ainsi le clergé présentait un candidat au peuple, qui, normalement, signifiait son approbation par acclamation. S'il le huait, le clergé devait proposer un autre candidat. Pour devenir évêque, le candidat devait être consacré par les évêques de sa propre province, sous l'autorité de l'archevêque métropolitain. Les évêques pouvaient refuser de le consacrer pour cause d'hérésie, d'immoralité ou de toute autre faute. Or il existait un hiatus dans ce processus : les puissants nobles et les rois, peu respectueux de démocratie, pouvaient le contourner et imposer leurs désirs à l'Eglise par la force ou par des menaces de représailles. Comme l'écrivit Fulbert de Chartres en 1016, « comment peut-on parler d'élection lorsqu'une personne est imposée par le prince, si bien que ni le clergé ni le peuple, sans parler des évêques, ne peuvent envisager aucun autre candidat ? » Des bâtards de sang royal et des favoris politiques furent ainsi désignés à la charge épiscopale, conduisant l'épiscopat à la corruption. C'est pourquoi, à partir de Grégoire VII, des réformateurs pontificaux se mirent à combattre toute influence politique dans la sélection des évêques. Un tournant important eut lieu au XIX^e siècle, lorsque les révolutions se débarrassèrent de la plupart des monarques catholiques en Europe. Mais plutôt que de retourner au système d'élection des évêques par l'Eglise locale, les papes s'en octroyèrent la prérogative et nommèrent, sans surprise, des évêques loyaux à Rome et qui soutiendraient sa prééminence dans l'Eglise.

La nomination des évêques n'est pas le seul exemple de consolidation du pouvoir pontifical. Dans les premiers siècles de l'Eglise, des conciles régionaux ou nationaux d'évêques aidaient à définir la doctrine, coordonnaient la politique de l'Eglise et fournissaient même un forum

pour juger les évêques. L'évêque de Rome agissait pour sa part comme une cour d'appel lorsque les évêques et les conciles étaient en désaccord. Les conférences épiscopales nationales actuelles sont les vrais successeurs de ces conciles, mais le Vatican refuse de leur offrir l'indépendance nécessaire pour agir comme les conciles d'antan. De même, les conciles œcuméniques jouissaient jadis d'une plus grande indépendance ; selon certains théologiens, ils avaient même l'autorité de mettre en accusation les papes.

Pour résumer, la centralisation du pouvoir du pape fut souvent une réponse légitime à l'interférence politique des rois et des nobles dans la vie de l'Eglise locale : les papes pouvaient se dresser contre les rois plus facilement que les évêques locaux. Maintenant que peu de rois et de nobles sont en position d'interférer dans l'Eglise, on est en droit de se demander si une telle centralisation est encore nécessaire et si elle n'est pas en réalité contre-productive.

Réformes possibles

Quelles sont les pratiques de la société civile qui pourraient aider l'Eglise aujourd'hui ? Au cours des deux derniers siècles, la société civile a appris qu'un bon gouvernement demande l'élimination de la puissance des nobles, l'adhésion au principe de subsidiarité et la création d'un système de séparation des pouvoirs. Voici, selon moi, six réformes possibles, reflets de pratiques réussies de la société civile.

Faire du Vatican une administration et non une cour comme aujourd'hui, avec des cardinaux tenus pour des princes de l'Eglise et des évêques se comportant comme des nobles. Je recommanderais

qu'aucun des bureaucrates du Vatican ne devienne évêque ou cardinal, car l'un des problèmes avec les nobles et les évêques, c'est qu'il est difficile de les renvoyer, même s'ils sont incompétents ou si l'on transforme l'administration. Une telle réforme rappellerait également à la bureaucratie vaticane qu'elle est au service du pape et du collège des évêques et qu'elle ne fait pas partie du magistère.

Renforcer les corps législatifs dans l'Eglise. Aucune philosophie politique moderne ne conseillerait de faire dépendre une politique uniquement de la sagesse d'un exécutif. On le reconnaît unanimement, le synode des évêques créé par Paul VI n'a pas atteint le but escompté. Je recommanderais donc qu'un membre de la bureaucratie vaticane participe au synode comme expert, mais sans droit de vote. Tous les membres du synode devraient être élus par les conférences épiscopales ; aucun ne devrait être nommé. Le synode devrait également se réunir régulièrement - disons, une fois tous les cinq ans. Il devrait également y avoir au moins un concile œcuménique par génération.

Changer les congrégations en comités synodaux élus. Les congrégations et les conseils pontificaux du Saint-Siège sont des comités de cardinaux et d'évêques nommés par le pape. Chacun est responsable d'un domaine spécial de l'Eglise, tels que la liturgie, l'œcuménisme, l'évangélisation et le droit canon. Les cardinaux habitant au Vatican et à Rome sont les membres les plus influents de ces comités. Le président de chaque comité (appelé préfet pour une congrégation et président pour un conseil) est également le chef d'un bureau du même nom. Ces bureaux conseillent le pape et mettent en pratique la politique de l'Eglise. Or l'une des fonc-

tions importantes de tout corps législatif consiste à surveiller la bureaucratie. Les membres des dicastères du Saint-Siège devraient donc être élus par les synodes ou les conférences épiscopales ; ainsi synodes et conférences pourraient implanter la politique ecclésiale et surveiller la bureaucratie vaticane. Ces bureaucrates ne devraient pas être membres des congrégations, mais pourraient néanmoins participer aux rencontres comme experts.

Créer un pouvoir judiciaire indépendant.

L'un des éléments essentiels dans un gouvernement qui agit sous le coup de la loi est l'existence d'un pouvoir judiciaire indépendant. Le traitement des théologiens accusés de dissidence par la Congrégation pour la doctrine de la foi (CDF) est l'un des scandales de l'Eglise. Il demeurera tant que la CDF continuera d'agir en tant que policier, procureur, juge et jury. Un jury indépendant, composé par exemple d'évêques émérites, pourrait remédier au problème.

Elire les évêques. La nomination des évêques par le pape est une innovation moderne qui suit un modèle corporatif hautement centralisé où le pape agit comme le PDG et les évêques comme les exécutants. Mais des modèles politiques performants nous enseignent que les leaders locaux ont besoin d'être choisis par les citoyens de la base. Ne serait-il pas possible et conseillé de revenir au système du pape Léon I ? Que chaque évêque puisse être élu par le clergé local, accepté par le peuple de son diocèse et consacré par les évêques de sa province ?

Renforcer les conférences épiscopales en les changeant en conciles. La doctrine sociale catholique parle de l'import-

tance de la subsidiarité dans les structures et les actions politiques : ce qui peut être fait localement devrait l'être. Dans les temps anciens, des conciles locaux et régionaux d'évêques jouèrent une part importante dans l'établissement de la doctrine et de la discipline de l'Eglise. Les conférences épiscopales doivent redevenir des conciles épiscopaux et retrouver leur rôle indépendant dans l'établissement de l'action de l'Eglise. Il est inutile que chaque décision ou document soit revu et ratifié par le Saint-Siège. On doit faire confiance aux évêques qui savent ce qui est le meilleur pour leur Eglise locale.

Lucidité et espoir

Ces six réformes ne vont pas amener le Royaume de Dieu ; aucune structure de gouvernement n'est parfaite et chaque réforme a des effets collatéraux négatifs. Mais elles pourraient aider l'Eglise à suivre les principes de collégialité et de subsidiarité. Il vaut la peine de remarquer que la plupart de ces réformes signifient un retour à des pratiques et des structures plus anciennes de l'Eglise. Quelles sont les chances qu'elles voient le jour ? En tant que sociologue, je dirais : proche du zéro ! L'Eglise est actuellement dirigée par un groupe d'hommes qui se perpétue lui-même et qui sait que de telles réformes diminueraient son pouvoir. Mais comme catholique, je peux toujours espérer.

Th. J. R.

(traduction : Th. Schelling)

Les motions intérieures

● ● ● **Bruno Fuglistaller s.j.**, Villars-sur-Glâne
Accompagnateur des Exercices spirituels,
Notre-Dame de la Route

spiritualité

Une amie me demandait un jour de lui résumer l'essentiel de la pratique des Exercices spirituels d'Ignace de Loyola en quelques mots... Je me suis trouvé un peu perplexe. J'étais tiraillé entre l'enthousiasme que déclenchait l'intérêt pour cette partie importante de mon ministère et une sorte de vertige face à la difficulté de la tâche. Comment résumer quelque chose qui vous est très précieux, sans le dénaturer et sans endormir votre interlocutrice... Finalement, j'ai décidé de me concentrer sur un aspect qui me paraît fondamental : les *motions intérieures*.

Généralement les accompagnateurs des Exercices spirituels évitent d'utiliser directement ce terme, parce qu'il ne signifie pas grand-chose pour nos contemporains. Ils parlent plutôt de *sentiments*, d'*émotions*, des mots qui nous sont plus familiers mais qui ne couvrent pas tout à fait les mêmes réalités que celles évoquées par l'idée de *motion*.

Le mot apparaît à différents moments-clés des Exercices, ainsi dans les *annotations* du début du livret et tout particulièrement dans les *règles du discernement* de la fin. On le retrouve aussi dans le processus de prise de décision que l'on appelle traditionnellement l'*élection*, c'est-à-dire le moment durant lequel la personne qui fait une retraite prend une décision. Cette présence aux

moments importants de la dynamique des Exercices révèle la valeur de cette notion dans l'esprit d'Ignace.

Une *motion*, c'est un mouvement, quelque chose qui bouge et conduit vers quelque chose d'autre. De façon un peu schématique, on peut dire qu'elle se compose de trois éléments : elle a toujours un « contenu », cela peut être une image, une pensée, une envie, une peur, etc. ; elle a un « déclencheur », c'est parfois nous-même, parfois le bon esprit, parfois le mauvais ; et enfin, la motion a une « conséquence », elle suscite une réaction d'ouverture à l'autre (élan, confiance, etc.) ou au contraire de repli sur soi (peur, inquiétude, crispation, etc.).

Le contenu

Une *motion* se manifeste par une réflexion, une image née d'une lecture d'une situation qui fait « écho » en nous. Ainsi, à la lecture de ces lignes, les mots employés, les situations décrites font « bouger » quelque chose dans l'esprit du lecteur ou de la lectrice. Il ou elle est d'accord ou pas, comprend ou s'interroge, éprouve de la satisfaction ou de l'inquiétude. La palette est quasi infinie.

Un des mots les plus importants dans la tradition qui s'inspire des Exercices spirituels d'Ignace de Loyola est celui de « motions », ces mouvements intérieurs qu'il s'agit de reconnaître, de distinguer, pour mieux conduire sa vie spirituelle et développer une relation au monde plus féconde. Explications.

De même, durant un temps de prière, mais aussi dans la vie de tous les jours, les situations vécues font monter à la conscience des pensées et des images. Ce phénomène est tout à fait naturel et permanent. Par ces images, ces réflexions, nous sommes perpétuellement en « dialogue » avec notre environnement.

Un des défis auxquels nous soumet la vie, et tout particulièrement la vie spirituelle, est de prendre conscience de ces mouvements et de les nommer. Souvent nous en sommes submergés et agissons directement sous leur influence, sans nous poser davantage de questions. Or tout progrès passe par la capacité de distinguer ces mouvements. Comment faire ? Un premier pas est de s'arrêter pour « interroger notre cœur » ; nous demander ce qui se passe en nous. Il s'agit de tenter de nommer les mouvements qui nous animent. L'exercice n'est pas compliqué, mais paraît inutile parfois parce que nous pensons que « ce n'est rien ». Erreur ! Nous agissons la plupart du temps sous l'action de ces mouvements intérieurs. Et leur influence est d'autant plus grande lorsque nous en n'avons pas conscience.

Qui n'a pas déjà pris des décisions qui se sont révélées ensuite hâtives ou fait des remarques sous le coup de l'émotion et les avoir amèrement regrettées par la suite ? Il n'existe pas de recette miracle pour favoriser cette prise de conscience mais certaines habitudes peuvent peut-être nous aider. Il s'agit de tenter d'instaurer une brève pause au moment où nous sentons monter un sentiment fort (colère, envie, mais aussi joie, élan, etc.) et d'essayer de mettre des mots sur ce qui se passe. Ceci pour mieux en prendre conscience mais aussi pour établir une légère distance, pour ne pas être submergé par ces mouvements.

L'inspiration

Sont-ils bons ou mauvais ? Nous en venons à ce que j'ai appelé les « déclencheurs », le *bon esprit* et le *mauvais esprit*. De quoi s'agit-il ? Cette notion d'*esprit* permet d'expliquer l'expérience que nous faisons, tantôt en bien, tantôt en mal. Aujourd'hui, nous parlerions plutôt d'*inspiration* : c'est à la fois nous et plus que nous.

Ainsi il nous arrive de vouloir faire le bien, mais en fait de mal agir (« ...je ne fais pas le bien que je veux et commets le mal que je ne veux pas » Rm 7,19). Nous sommes capables de liberté et en même temps conduits par une force intérieure à quelque chose que nous ne désirons pas. C'est toujours nous, et en même temps plus tout à fait. Quelque chose nous traverse, qui agit par nous, un peu comme si un autre nous menait mais qui ne procéderait que par nous. Cette « personnalité » temporairement plus vigoureuse s'efface toujours en nous laissant l'initiative et la responsabilité des gestes qu'elle nous fait poser.¹

Cette inspiration peut être bonne lorsqu'elle nous conduit vers les autres, vers Dieu, ou mauvaise quand elle nous incite à nous recroqueviller ou à nous isoler.

Ces mouvements d'ouverture ou de repli portent des fruits. Ce qu'ils ont fait bouger nous laisse dans un certain état d'esprit, dans une ambiance. C'est ce qu'Ignace appelle les *consolations* et les *désolations spirituelles*.

Ignace les décrit dans les règles du discernement : « J'appelle consolation spirituelle, tout accroissement d'espérance, de foi et de charité, et toute allégresse intérieure qui appelle et attire

1 • Cf. *Dictionnaire de spiritualité*, t. III, art. « Discernement des Esprits », p. 1223, Beauchesne, Paris.

aux choses célestes et au salut propre de l'âme, l'apaisant et la pacifiant en son Créateur et Seigneur » ; « j'appelle désolation tout le contraire (...) comme par exemple, obscurité de l'âme, trouble intérieur, *motion* vers les choses basses et terrestres, absence de paix venant de diverses agitations et tentations qui poussent à un manque de confiance, sans espérance, sans amour, l'âme se trouvant toute paresseuse, tiède et triste et comme séparée de son Créateur et Seigneur. »²

La conséquence

Ignace parle de consolation ou de désolation spirituelle. Cet adjectif met en évidence une distinction entre « spirituel » et « non-spirituel ». Il peut y avoir des consolations ou des désolations qui ne sont pas spirituelles mais psychologiques ou morales ; elles concernent le rapport à soi, aux autres, mais pas directement notre rapport à Dieu, à notre vie de foi, ce qui fait la spécificité de la consolation spirituelle. Cette distinction est fondamentale dans le processus du discernement.³

Il est évident que le ravissement que nous éprouvons face à la nature, la joie que nous procurent les rencontres avec des amis, l'élan que nous donne, par exemple, la musique sont des consolations. Elles sont bonnes et voulues par Dieu pour nous. Mais elles ne sont pas

spirituelles au sens où l'entend Ignace. Elles ne sont pas directement et immédiatement liées à notre vie de foi et à notre relation à Dieu. Par contre, elles peuvent y conduire et en sont même fréquemment un chemin.⁴

Un exemple peut nous aider à le comprendre. Au cours d'une promenade en forêt, pendant l'hiver, je me rappelle avoir été surpris par la présence de bourgeons. Ils étaient parfaitement protégés du froid, mais déjà prêts pour le printemps encore lointain. Cette banale observation m'a conduit à réfléchir sur les difficultés que nous, humains, avons à traverser. Nous connaissons aussi des hivers, mais il y a aussi en nous des « bourgeons » qui n'attendent que leur moment pour éclore. Ma réflexion s'est poursuivie au sujet de Dieu qui, malgré les « froids » de la vie, nous donne la force de traverser les hivers. Ainsi des situations tout à fait ordinaires procurent une consolation qui peut elle-même devenir spirituelle si elle éclaire nos expériences de foi.

Que dire de la désolation ? Ignace n'en donne pas véritablement une définition mais cite plutôt une série d'exemples qui illustrent le contraire de la consolation. La désolation spirituelle implique un impact sur la vie de foi et la relation à Dieu. On en vient à douter de la présence de Dieu, de la prière. Tout ce qui concerne Dieu semble flou, une illusion. De telles expériences sont véritablement des désolations spirituelles.

Elles trouvent souvent leur origine dans des désolations qui ne sont pas spirituelles. Si, par exemple, nous allons au-delà de nos limites physiques, que nous ne respectons pas suffisamment notre corps, nos forces vont évidemment s'épuiser et une lourdeur face à l'existence peut s'installer. Nous sommes alors confrontés à une désolation qui n'est pas spirituelle.

2 • Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*, traduction du texte autographe par Edouard Gueydan s.j. en collaboration, Desclée de Brouwer & Bellarmin, col. Christus Texte, n° 61, Paris 1986, § 316s, p. 184s.

3 • Cf. Timothy M. Gallagher, *The Discernment of Spirits. An Ignatian Guide for Everyday Living*, Crossroad Publishing Company, New York 2005, p. 48.

4 • Op. cit, p. 49.

Ceci montre que les désolations non-spirituelles, observées d'un point de vue spirituel, sont bien plus que les cris de notre nature humaine. Elles constituent le terreau idéal à la désolation spirituelle. Moins nous prenons au sérieux les fatigues physiques, les lourdeurs du cœur, plus nous serons susceptibles de connaître la désolation spirituelle. Lorsque nous sommes affaiblis physiquement, psychologiquement, le pas vers le découragement spirituel - le doute de Dieu, la négligence dans la vie de prière - est vite franchi. D'un point de vue spirituel, il est impératif d'être respectueux de la vie que Dieu nous a donnée.⁵

Le discernement

Reconnaître les *motions* qui nous animent est déjà une chose, mais cela ne présente véritablement de l'intérêt que dans la mesure où cette connaissance nous permet de conduire notre vie, de décider. Pour ce faire, la conscience des *motions* doit s'inscrire dans une durée. C'est ce que l'on appelle *discerner*. Discerner, c'est distinguer, mettre de l'ordre. Pour mieux comprendre de quoi il s'agit, il peut être utile de revenir à l'expérience faite par Ignace.

Après avoir été blessé durant le siège de Pampelune qu'il défendait, Ignace a été conduit dans le château familial. Sur son lit de convalescence, il lisait des vies de saints et la vie du Christ par Ludolphe le Chartreux, à défaut de livres de chevalerie. Au fil de ses lectures et rêveries, Ignace prit progressivement conscience de différentes situations. Quand il rêvait de servir une noble dame, il était animé de joie, d'élan mais pour un temps assez court. Par contre, lorsqu'il rêvait d'imiter des saints et d'aller à pied à Jérusalem, il ressentait un élan qui durait beaucoup

plus longtemps. Le constat de cette différence fut le premier pas de l'expérience du discernement pour Ignace. Il parvint à faire la différence entre plusieurs états intérieurs, puis à reconnaître de quel côté était le projet le plus *vivifiant* pour lui, c'est-à-dire la volonté de Dieu.

Cette prise de conscience va conduire Ignace à toujours davantage centrer sa vie sur le Christ et le service des autres. Ainsi discerner consiste à reconnaître le chemin qui nous conduit à travers les méandres de la vie à une existence plus vivante, plus féconde, avec Dieu et au service des autres.

Ce chemin n'est pas donné une fois pour toute, il implique des choix qui en appelleront d'autres. Ce chemin est toujours à créer au fil des événements de notre existence. Discerner est un acte « créateur ».

La distinction que Dieu fait dans le récit de la création entre la nuit et le jour, le ciel et la terre, la terre et les eaux, constatant jour après jour que « cela est bon », cette distinction est la tâche qui nous incombe également. Quotidiennement nous sommes appelés à faire des choix à travers lesquels, parfois de façon très banale, se trace le chemin de nos vies. La reconnaissance des *motions* qui nous animent est un des chemins pour parvenir à trouver le bonheur auquel Dieu nous appelle.

Br. F.

5 • Op. cit., p. 60ss.

Des passions aux émotions

Philosophie et affectivité

● ● ● **Amanda Garcia**, Genève

Doctorante à la Faculté de lettres, Université de Genève

Nos émotions ont longtemps été considérées comme des obstacles à la rationalité. Les philosophes furent les premiers à voir dans notre affect une cellule terroriste occupée à saper les efforts de notre intellect, la plupart des actions mauvaises étant diagnostiquées comme des effets des « passions ». De nombreuses expressions courantes sont témoins de cette tendance : « Il a agi sous le coup de la colère », « L'amour est aveugle », « Il était si bouleversé qu'il n'arrivait plus à penser de façon cohérente » ne sont que des exemples parmi d'autres.

Les émotions, ou les affects en général, étaient donc considérés comme des états d'esprit suspects qu'il fallait maîtriser. Ce contrôle cependant n'était pas un contrôle de qualité, comme on peut l'appliquer aux croyances (ne croire que ce que l'on a de bonnes raisons de croire), mais bel et bien un musellement : il fallait éviter d'agir sous l'impulsion des émotions, quelles qu'elles soient. L'homme sage était celui qui savait faire taire ses émotions.

Imaginez un homme sans états affectifs. Non pas un homme stoïque, qui saurait maîtriser ses émotions et ses désirs, mais un homme dépourvu de tout état affectif. Il n'aurait pas peur, ne serait jamais triste, n'éprouverait ni haine ni

amour. Il est difficile de concevoir un tel être humain, mais essayez tout de même. Que pourrait-on dire de lui ? Il ne pourrait pas être courageux, puisque pour faire preuve de courage il faut dépasser ses peurs. Il ne pourrait pas accorder son pardon, puisqu'il n'éprouverait ni colère ni tristesse. Il ne comprendrait pas l'importance d'un sourire d'enfant, puisqu'il ne saurait pas ce qu'est l'amour.

L'homme sans émotions

Difficile d'imaginer ce qui pousserait une telle personne à agir et comment elle pourrait accorder de la valeur aux choses, aux personnes et aux situations ! Cet homme sans émotions paraît de fait plus proche des machines que du reste de l'humanité. Si cette expérience de pensée traduit bien nos intuitions, il semble donc que les émotions aient un rôle important dans la vie humaine, qu'elles soient essentielles à notre humanité.

Dans les dernières décennies, la philosophie a d'ailleurs montré un regain d'intérêt pour l'étude des émotions. Les philosophes contemporains abordent la question sous un angle nouveau, qui cherche à rendre aux émotions leurs lettres de noblesse. On assiste à une renaissance et à une revalorisation des émotions.

Après avoir longtemps dénié l'utilité des émotions, la philosophie moderne reconnaît leur importance dans la construction des valeurs et de l'éthique. Tout en préconisant leur « surveillance »...

Max Scheler fut l'un des premiers à envisager différemment le rôle des émotions dans notre économie mentale.¹ Selon lui, nos affects (ou émotions) sont fondamentaux pour l'éthique. En effet, ce sont eux qui permettent d'expliquer la relation entre les valeurs et les actions, comme par exemple entre l'injustice d'une situation et les actions que nous entreprenons pour la changer. Plus simplement, il s'agit d'expliquer nos actions face à des situations, des actes ou des personnes, qu'ils aient une valeur positive ou négative.

Dans la plupart des domaines, il semble que notre connaissance se base sur des expériences. Aussi Scheler affirme-t-il : « Toutes les sortes de connaissance ont leur racine dans l'expérience. Et l'éthique elle aussi doit se fonder sur une "expérience". »² Scheler estime que nous avons accès aux valeurs et que cet accès nous est fourni par nos affects ou émotions. C'est notre indignation et

colère qui nous donnent accès à l'injustice d'une situation. Notre joie de voir une personne en aider une autre dans la rue est notre expérience de la bonté de cette action. Ainsi Scheler considère-t-il que les émotions, loin de constituer des obstacles à la rationalité, sont nécessaires à la vie vertueuse et à la connaissance des valeurs.

Pas de valeurs sans émotions

Tout cela peut paraître bien mystérieux et le saut entre l'ancienne et la nouvelle conception des émotions peut sembler vertigineux. Scheler se base cependant sur une analyse soignée de ce qu'est une émotion. Ses héritiers contemporains ont montré qu'il existe un lien fondamental entre émotions et valeurs. La peur, par exemple, n'est pas uniquement une réaction à la perception d'un chien qui court vers nous. Pour qu'il y ait peur, il faut aussi que nous percevions le chien comme dangereux (valeur négative). De même, notre indignation devant une situation dépend du fait que nous percevons la situation comme injuste ; ou encore, nous ne nous mettons pas en colère contre une personne si nous ne percevons pas cette personne comme coupable de quelque offense. Les philosophes ont donc avancé l'idée que ce sont nos émotions qui nous permettent d'expérimenter les valeurs et de réagir au monde qui nous entoure.

A travers ce rôle qui leur est donné, les émotions acquièrent une importance fondamentale pour l'explication du compor-

Le CISA

Fondé en 2006, le Centre interfacultaire en sciences affectives (CISA) de l'Université de Genève a pour objectif de développer la recherche en sciences affectives, de faciliter les échanges interfacultaires et de promouvoir les liens avec la cité dans le domaine des sciences affectives. Le CISA réunit des chercheurs des facultés de psychologie et des sciences de l'éducation, de lettres, de médecine, de droit et des sciences économiques et sociales. Les recherches du CISA s'intègrent dans le projet de Pôle de recherche national intitulé « Sciences affectives : les émotions dans le comportement individuel et les processus sociaux », financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.

www.unige.ch/cisa

1 • *Le formalisme en éthique et l'éthique matérielle des valeurs. Essai nouveau pour fonder un personnalisme éthique*, Gallimard, Paris 1991, 656 p.

2 • Op. cit., p. 181.

tement humain en tant que rationnel.³ L'idée qui sous-tend cette conception est que nous sommes motivés par nos émotions (nos perceptions ou expériences de valeurs). Chaque fois que nous agissons d'une certaine manière, nous réagissons en fait à une expérience de valeur : j'achète cet objet car je perçois sa valeur ; j'aide cette dame tombée dans la rue car, en ayant pitié d'elle, j'expérimente le fait que sa situation est mauvaise ; je donne une fessée à cet enfant parce qu'il a mal agi et que, à travers ma colère, j'expérimente la valeur négative de ce qu'il a fait.

Naturellement, tous les auteurs ne sont pas d'accord avec cette conception des émotions. Certains disent, par exemple, qu'elles ne sont que des réactions à nos expériences des valeurs, et non pas nos expériences de valeurs elles-mêmes. Reste que de nombreux philosophes pensent que notre accès aux valeurs

est de type affectif (que ce soit par nos émotions,⁴ nos désirs⁵ ou un autre état affectif⁶).

Les raisins verts

Reste que les anciens philosophes n'avaient pas tout à fait tort. Parfois, souvent peut-être, notre vie affective nous induit en erreur. Certaines de nos émotions sont inappropriées. Le fait que notre affect nous permette de faire l'expérience des valeurs ne garantit pas que cette expérience soit fidèle à la réalité. Tout comme nous sommes victimes d'illusions visuelles, nous pouvons être victimes d'illusions axiologiques. Les philosophes contemporains doivent rendre compte de cet élément.

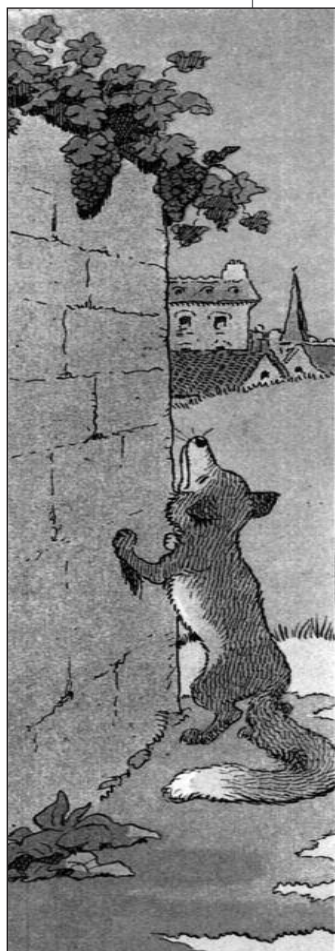
Lorsque nous sommes de mauvaise humeur, nous passons à côté des éléments positifs qui existent dans notre entourage ; nous ne sommes pas sensibles, par exemple, à la gentillesse de notre voisin. Cette même mauvaise humeur nous fera passer à côté de la vie d'autrui : nous n'avons que faire des problèmes de notre collègue et toute plainte, même légitime, nous insupporte. Les phobies et autres émotions irrationnelles sont un autre exemple d'illusions affectives. Même si je sais que l'avion est un moyen de transport plus sûr que l'automobile, cela ne m'empêche pas d'être terrifié au moment de monter dans l'appareil. Je ne peux m'empêcher de percevoir ma situation comme dangereuse. Ce genre d'illusion affective ressemble au cas de l'illusion perceptive de Müller-Lyer : même si je sais que les deux lignes ci-dessous mesurent autant, je ne peux m'empêcher de les percevoir comme étant de longueurs différentes.



- 3 • Les émotions ont toujours été invoquées pour expliquer le comportement humain. Mais selon une vision négative, elles n'expliquaient que nos actions irrationnelles et mauvaises. La nouvelle conception des émotions leur donne au contraire un rôle important dans l'explication du comportement rationnel et du comportement moral.
- 4 • Cf. **Christine Tappolet**, *Emotions et valeurs*, PUF, Paris 2000, 320 p., **Robert Roberts**, *Emotions. An Essay in Aid of Moral Psychology*, Cambridge University Press, Cambridge 2003, 358 p., **Julien Deonna et Fabrice Teroni**, *Qu'est-ce qu'une émotion ?* Vrin, Paris 2008, 128 p.
- 5 • **Graham Oddie**, *Value, Reality and Desire*, Oxford University Press, New York 2005, 268 p., défend l'idée que ce sont nos désirs qui nous donnent accès aux valeurs, puisque nous désirons ce qui est bon.
- 6 • **Kevin Mulligan**, *Feelings, Preferences and Values* (manuscrit), pense que notre expérience des valeurs est constituée de *feelings of value*, de sentiments/sensations de valeurs, ainsi que de nos préférences (lorsque je préfère un livre à un autre, c'est que je perçois que le premier livre a plus de valeur que le deuxième). La théorie de Mulligan s'inspire de celle de Scheler.

La jalousie et le ressentiment peuvent aussi nous faire nier la valeur de ce que nous désirons. J'envie cet homme car il a plus de succès que moi dans sa carrière, mais je finis par le mépriser et lui nier toute qualité. Mon ressentiment envers lui provoque une distorsion de mes sentiments, mon admiration première se transforme en mépris et en dédain. De même finissons-nous parfois par haïr celui ou celle que nous aimions mais qui ne nous a pas aimé en retour.

Pour illustrer ce phénomène, on cite souvent cette fable de La Fontaine :



Le Renard et les Raisins

*Certain Renard Gascon,
d'autres disent Normand,
Mourant presque de faim,
vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs
apparemment
Et couverts d'une peau
vermeille.*

*Le galand en eût fait
volontiers un repas ;
Mais comme il n'y
pouvait atteindre :
Ils sont trop verts, dit-il,
et bons pour les goujats.
Fit-il pas mieux
que de se plaindre ?*

On désigne ainsi certaines illusions axiologiques comme participant du phénomène des « raisins verts » : on dévalue ce qu'on ne peut avoir.

De raison et d'émotions

Les philosophes qui veulent donner une place prépondérante à nos émotions doivent intégrer ce phénomène dans leur théorie. Même si notre vie affective a retrouvé ses lettres de noblesse, il reste qu'elle doit être surveillée afin de ne pas prendre des raisins mûrs pour des raisins verts. Notre vie affective ne doit donc pas échapper à tout contrôle.

Aussi les philosophes contemporains préconisent-ils de vérifier si nos émotions sont en accord avec la réalité (plutôt que de les maîtriser en les taisant comme on le conseillait auparavant). La prudence conseillée ici n'est pas si différente de celle avec laquelle nous devons contrôler nos croyances et nos perceptions. Lorsqu'il fait sombre, nous savons que nous pouvons nous tromper sur la couleur des objets, nous devons donc être prudents quant à nos jugements perceptifs. Lorsque nous estimons une personne importante pour nous, notre intérêt pour cette personne peut influencer notre raisonnement ; nous devons donc être prudents quant à nos jugements à son sujet. De même, puisque nous savons que notre mauvaise humeur peut influencer négativement nos émotions, nous devons être prudents quant à nos jugements du moment.

Reste que sans nos émotions, il nous resterait bien peu d'humanité.

A. G.

Malades et spiritualité

Le rôle des soignants

● ● ● **Eckhard Frick s.j.**, Munich

Psychiatre et psychanalyste,
Faculté de philosophie de la Compagnie de Jésus

Nous devons beaucoup à notre médecine occidentale, toutefois son efficacité semble avoir un prix énorme : d'une part, une spécialisation de plus en plus renforcée qui découpe le corps humain en tranches, selon les systèmes d'organes et les secteurs de la profession médicale ; d'autre part, un clivage entre corps et âme.² Le corps humain devient corps-objet, au même titre que d'autres objets scientifiques, et l'âme, dont on parle peu en médecine, est elle-même « chosifiée », mesurée, manipulée, traitée comme d'autres systèmes physiologiques (par une psychiatrie qui se veut « biologique »).

Le discours médical classique se limite au diagnostic, à la prévention et au traitement des maladies. S'il développe certains sous-discours qui font le pont avec les discours juridiques (médecine pénale) ou sociaux (médecine du tra-

vail, des assurances, etc.) et s'il s'ouvre plus ou moins au discours psychanalytique et à l'inconscient, il se démarque par contre clairement du discours religieux. Alignée sur le discours scientifique, la médecine européenne, en particulier francophone, a adopté par rapport au domaine religieux, et ce par étapes successives (les Lumières, la Révolution française, les principes de la laïcité régis par la Loi française de 1905 séparant l'Eglise et l'Etat), un point de vue de neutralité professionnelle.

Que penser alors des médecins et infirmiers européens qui se mettent au spirituel ? De ce chassé-croisé entre les aumôniers qui se lancent de plus en plus dans les sciences humaines et les médecins qui jouent aux pasteurs ? Est-ce un retour du religieux ? Un prosélytisme difficile à contrôler, mettant en péril l'autonomie des patients ? Menacerait-il la solidité des fondements scientifiques de la recherche et de la thérapeutique ?

L'antagonisme entre le principe de neutralité et le souci de répondre à la détresse spirituelle de certains malades fait l'objet d'un débat intense dans les milieux médicaux européens. Un symposium traitant du statut du spirituel en médecine a réuni à Lausanne, en novembre 2008, des médecins, des infirmiers et des aumôniers.¹ Eckhard Frick y a présenté son concept d'« anamnèse spirituelle ». Pour lui, du personnel médical formé peut prendre en compte, sans prosélytisme, la spiritualité des patients.

1 • Pour les 20 ans de formation pastorale supervisée à l'aumônerie œcuménique du CHUV, le Centre hospitalier et universitaire du canton de Vaud.

2 • Ce clivage n'existe pas de la même façon dans les médecines indigènes d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique latine, ni dans la médecine traditionnelle européenne (cf. **François Laplantine**, *L'anthropologie de la maladie*, Payot, Paris 1986).

Anamnèse spirituelle

Le schéma d'*anamnèse spirituelle* peut répondre à ces craintes et les relativiser. Le terme grec *anamnèse* veut dire souvenir, mémoire. En médecine, ce mot

désigne l'entretien entre le médecin et le malade à l'occasion de l'examen clinique. L'*anamnèse spirituelle* doit se faire selon les règles de neutralité, de respect et de non-ingérence. Baptisée *SPIR*, du nom des quatre domaines à explorer avec le patient (Spiritualité, Place dans la vie, Intégration, Rôle du professionnel de la santé) à partir de sa propre terminologie, elle laisse une large place « au patient » et à sa manière de définir les concepts.

Voici les questions que l'on peut imaginer. Est-ce que vous diriez - au sens le plus large des mots - que vous avez une spiritualité, une religion, une foi ou une croyance ? Est-ce que ces convictions ont de l'importance pour votre vie et, en particulier, pour votre manière de faire face à la maladie ? Est-ce que vous faites partie d'une communauté spirituelle ou religieuse ? Comment désirez-vous que je (en tant que médecin, infirmier, thérapeute...) gère les questions que nous venons d'aborder ?

Il faut noter que les concepts de spiritualité et de religion sont riches en connotations et risquent de créer des malentendus selon l'appartenance linguistique, culturelle et religieuse de chacun des interlocuteurs. Aussi la question d'introduction utilise-t-elle des termes amples pour ne pas clore l'échange avant même de l'ouvrir.

L'*anamnèse spirituelle* inclut en effet tout ce qui peut être appelé *spirituel* par les patients³ : le « développement personnel » au sens ésotérique ou néo-gnostique ; la recherche du sens selon l'humanisme hérité du christianisme et de la Révolution française, qui insiste sur des valeurs comme le respect, la dignité humaine, la tolérance et convient à l'individualisme ambiant ; les spiritualités des religions abrahamiques : judaïsme, christianisme et islam.

Au-delà de sa définition personnelle de la « spiritualité », c'est au patient de décider de l'intensité de l'entretien, des questions abordées et surtout du rôle qu'il veut octroyer au professionnel de la santé dans le champ spirituel.⁴

C'est ainsi que l'*anamnèse spirituelle* pratiquée par le médecin rassure un grand nombre de patients, car ils considèrent le médecin comme objectif et neutre. Ce sont ces attitudes exigées par la déontologie professionnelle qui favorisent le dialogue spirituel au sein de la relation médecin/malade. Le fait que les patients ne craignent aucune récupération religieuse les aide à donner aux professionnels de la santé un rôle d'accompagnateurs, tout en préservant leur liberté de ne pas poursuivre l'entretien.

Une demande à respecter

En ce qui concerne l'Europe, il s'agit de maintenir un juste équilibre entre le principe de neutralité (préserver l'autonomie du sujet hospitalisé dans le domaine spirituel) et les demandes formulées par les malades dans ce domaine. Autrement dit : il faut éviter de négliger, au nom des principes de neutralité et de non-ingérence, les besoins spirituels des patients et leurs situations de détresse dans ce domaine.

3 • **Claude Flipo**, « Un nouveau climat spirituel », in *Christus*, hors-série 174, mai 1997, pp. 5-10, et **C. Odier**, « Die französischsprachige Welt : der Begriff der Spiritualität in der Pflege (unter Mitarbeit von Annette Mayer) », in **Eckhard Frick, Traugott Roser (Hg.)**, *Spiritualität und Medizin. Gemeinsame Sorge für den kranken Menschen*, Kohlhammer, Stuttgart 2009, pp. 184-194.

4 • Cette démarche est innovatrice : habituellement les professionnels forgent leurs concepts avant d'entreprendre des recherches ou des interventions auprès du malade, alors que l'entretien *SPIR* les aide à apprendre du malade lui-même ses concepts et options.

Il s'agit de fait d'une question philosophique et sociologique qui dépasse le domaine médical, à savoir le statut du spirituel dans une société (post-) sécularisée.

A la différence du discours religieux, la communication spirituelle s'appuie nettement moins sur les contenus définis, confessés, défendus, que sur l'authenticité des interlocuteurs, en l'occurrence du professionnel de la santé et de son patient. L'authenticité recherchée dans une communication spirituelle qui mérite ce nom porte et ouvre sur l'indéfini. C'est ainsi qu'elle accompagne le travail du trépas des mourants, qu'elle se risque à affronter les phantasmes, espoirs et craintes que l'être humain peut ressentir devant sa mort. Certes, les paroles, symboles et rites définis et explicites des communautés religieuses ont leur place dans ce passage. Mais accompagner spirituellement signifie d'abord partager l'indéfini, l'incertitude, et ceci de manière authentique.

Pour le dire d'une manière plus générale et pour ne pas limiter la discussion aux situations de fin de vie : dans une communication spirituelle, les deux interlocuteurs supportent l'indétermination et l'incertitude. Mais tout en renonçant à dire l'indicible, ils symbolisent l'indéfini de la situation. Feront-ils, tout en partageant le deuil d'une certitude religieuse, une paradoxale expérience religieuse ?

La place sociale du spirituel

Une autre tendance, qui est plutôt d'ordre politique et juridique, montre un déplacement significatif en ce qui concerne la place sociale du spirituel. Les Etats et les religions se sont longtemps entre-définis par l'exclusion réciproque. En

Suisse romande, la relation entre la religion et l'Etat varie d'un canton à l'autre. Genève et Neuchâtel voient, comme en France, une franche séparation entre la religion et l'Etat, tandis que dans les cantons de Vaud, Valais et Fribourg, il n'y a pas de séparation.

Genève et Neuchâtel ont donc tendance à n'envisager que les demandes des patients appartenant à une communauté spécifique et à leur permettre de rencontrer les représentants de leur culte. Le souci spirituel est ainsi avant tout religieux et ne s'intéresse guère aux autres formes de la spiritualité.

Les cantons du Valais et de Fribourg, à forte majorité catholique, envisagent pour leur part ce service avant tout comme celui de l'Eglise catholique à ses fidèles, tout en respectant les minorités et en leur offrant de répondre à leurs besoins. Quant à la Constitution vaudoise du 14 avril 2003, elle reconnaît explicitement la dimension spirituelle de la personne humaine (art. 169 al. 1) ainsi que « la contribution des Eglises et communautés religieuses au lien social et à la transmission des valeurs fondamentales »

*Visite d'un aumônier
auprès d'un malade*



(al. 2). L'article 170 parle d'une mission publique des Eglises réformée et catholique qui ne se cantonne pas aux seuls fidèles : « L'Etat leur assure les moyens nécessaires à l'accomplissement de leur mission au service de tous dans le Canton. » Quant à l'art. 8 de la loi vaudoise sur la relation entre l'Etat et les Eglises, il parle des « missions exercées en commun par les Eglises, le cas échéant avec le concours de communautés reconnues ».

Pour résumer, le mot *spirituel* dans le canton de Vaud « permet de dépasser le problème de la séparation entre l'Eglise et l'Etat : la reconnaissance du fait religieux comme fait social, fondateur de la communauté, est présentée comme une constatation pragmatique qui passe au-delà d'une délimitation des sphères publique et privée. D'emblée, on place la spiritualité (sous-entendant que les Eglises sont le premier lieu qui la véhicule) dans l'espace public. »⁵

Dans ce contexte, la formation des aumôniers est devenue une priorité, tant pour les Eglises que pour les institutions de santé. Est aussi apparue la nécessité de créer et de valider des outils permettant de communiquer avec les soignants en rendant compte des observations pertinentes recueillies lors d'un accompagnement. Dans ce modèle, la dimension spirituelle n'est, dès lors, plus du seul ressort des aumôniers. Elle jouit d'un intérêt sociopolitique, en l'occurrence du système de santé entier.

Récupération

Un nouveau projet, non seulement médical mais interdisciplinaire, est en train de naître. Son nom anglo-saxon, *spiritual care*, est une analogie de *palliative care*. Ce projet, qui commence à faire tache d'huile parmi les soignants euro-

péens, a été sévèrement critiqué comme relevant d'une « spiritualité générique » qui mènerait à une « récupération » de la spiritualité par la médecine.

Cette critique, formulée par deux auteurs chrétiens orthodoxes, Engelhardt et Delkeskamp-Hayes, se veut de tendance fondamentaliste et traditionaliste et s'appuie sur les Pères de l'Eglise. Pour ces auteurs, la spiritualité chrétienne n'est ni telle ou telle opinion sur le sens de la vie, ni une composante de sa qualité de vie ou de ses stratégies pour faire face à la maladie (*coping*). La spiritualité du chrétien malade ne relève donc pas de son confort, de sa subjectivité ou de son jugement individuel, mais est ouverture à l'Esprit saint et préparation au Jugement, notamment par l'examen de conscience et par la confession face à la mort. D'où le rejet catégorique de tout œcuménisme théologique ou pastoral, de tout pluralisme social dans le domaine du spirituel.

Pour les tenants de cette ligne, l'aumônier agit en tant qu'envoyé de l'Eglise et non pas en tant que membre d'une équipe hospitalière. Il n'a pas de tâche thérapeutique mais une mission de charité pastorale. Il doit annoncer le Jugement et la rémission des péchés. L'aumônier qui préférerait les soins spirituels « génériques » à la pastorale clairement confessionnelle (orthodoxe, catholique, mais aussi réformée, judaïque, hindoue, etc.) risquerait d'entrer lui-même dans une forte crise d'identité, à moins qu'il n'ait déjà perdu la foi depuis longtemps.

5 • **Christelle Devantéry**, « De la laïcité au pluralisme démocratique. Le canton de Vaud », in *choisir* n° 569, Carouge mai 2007, pp. 25-30.

Que penser de l'*anamnèse spirituelle* si l'on tient compte de cette critique ? Elle ne serait utile que dans la mesure où elle rapprocherait le patient de son aumônier spécifique. Dans le cas contraire, elle serait rejetée car elle médicaliserait ou « psychologiserait » le spirituel.

Pouvoir pastoral des médecins

Tout autre est la critique s'inspirant de l'analyse des discours proposée par le philosophe Michel Foucault. Ce n'est pas un hasard si l'intégration du spirituel dans la médecine fait problème. Le discours médical plus ou moins classique et le discours religieux (des religions institutionnalisées) et/ou spirituel, c'est-à-dire post-sécularisé, sont deux discours différents, coexistants dans notre société. Foucault caractérise le *discours pastoral* comme un discours de pouvoir. Il se retrouve en médecine, dans les institutions religieuses ou dans celles de l'Etat. Dans toutes ces situations de pouvoir social, Foucault songe « au développement des techniques de pouvoir tournées vers les individus et destinées à les diriger de manière continue et permanente. Si l'Etat est la forme politique d'un pouvoir centralisé et centralisateur, appelons *pastoral* le pouvoir individualisateur. » (Dans quelle mesure les spiritualités contemporaines entraînent-elles un discours pastoral ?)

Il s'agit, bien entendu, d'une métaphore. Foucault met en relief les effets d'individualisation et de totalisation qu'il retrouve dans la théologie du pasteur-berger chrétien et qu'il élargit vers la raison d'Etat. Est-ce que les médecins et les soignants deviennent les nouveaux « pasteurs » lorsqu'ils s'approprient le spirituel ? Est-ce qu'ils s'emparent d'un pouvoir qui ne leur revient

pas, d'un pouvoir pastoral qui se veut thérapeutique mais qui sert, au bout du compte à apprivoiser, domestiquer, phagocyter le spirituel ? L'amalgame des discours médical et spirituel n'est pas anodin : la liberté du sujet est en cause.

La question n'est donc pas posée ici au nom de la laïcité ou de celui de l'orthodoxie théologique, mais au nom d'une différence des discours : comment respecter l'autonomie du spirituel, sans perdre de vue la nécessité de sa présence à l'hôpital ?

Une trace

Il y a certainement une dimension spirituelle qui échappe à notre mainmise, qui résiste au discours séculier, en l'occurrence au discours médical, que celui-ci cherche à intégrer ou à exclure le spirituel ou encore à l'objectiver par échelles et mesures. Le spirituel est une trace de « quelque chose qui manque » dans notre discours médical sécularisé, comme le disait Jürgen Habermas en visite à la Faculté jésuite de philosophie à Munich. La médecine, en tant que médecine, ne peut pas récupérer ce manque spirituel, et elle ne devrait pas non plus s'en emparer dans une tendance néo-pastorale.

Quelle serait donc l'attitude adaptée, respectueuse de la liberté de l'être humain, de l'être créé ? La communication spirituelle amorce un dialogue authentique, dans une incertitude partagée, à la hauteur d'une société ouverte et pluraliste. Tel est le projet du *spiritual care* qui commence à faire son chemin en Europe.

E. Fr.

Sanctuaires

Gran Torino, de Clint Eastwood

Walt Kowalski, le personnage qu'incarne Clint Eastwood dans son dernier film, est un vieux monsieur acariâtre, atrabilaire et franchement méchant, que ses enfants et petits-enfants ont du mal à supporter, même en ce jour de l'enterrement de sa femme qu'il semble avoir tant aimée.

Ancien ouvrier de Ford, il habite toujours Detroit, alors que son quartier a totalement changé, comme il se produit aux Etats-Unis où les diverses minorités se chassent et se succèdent dans un lieu. Il est à présent entouré de Noirs, mais surtout d'étranges Asiatiques dont il ne comprend pas, et donc méprise, le mode de vie, lui qui a fait la guerre de Corée.

Walt s'enferme dans sa maison, sirotant une bière sur sa véranda, en observant d'un air furieux ce qu'il voit dans la rue

ou chez ses voisins. Avec sa chienne fidèle, il garde jalousement son impeccable pelouse flanquée d'un drapeau américain, symbole de son appartenance et plus encore de ses idées. Dans le saint des saints du sanctuaire, le garage, trône une magnifique Ford des années dont il a la nostalgie, quand il était actif, jeune et dynamique : une Gran Torino 72.

Le jeune prêtre d'origine irlandaise, qui a conduit les funérailles de sa femme et prononcé un sermon bien intentionné avec l'assurance d'un prédicateur inexpérimenté, vient lui transmettre une dernière volonté de son épouse : qu'il se confesse ! Il est rapidement éconduit en des termes peu amènes. Et pourtant, cet appel de la grâce va constituer le fil invisible qui conduit le film.

Lentement et non sans épisodes humoristiques, Walt va se rapprocher de ses voisins d'Asie, au jour de son anniversaire, apprenant bientôt qu'ils sont des Hmong, tribu des montagnes d'Indochine qui avait pris le parti des Américains contre le Viêt-công et qui a dû fuir. S'apercevant que Thao, le jeune fils, un peu couvé par les femmes de la famille, est persécuté par une bande de voyous qui l'ont même contraint à essayer de voler la Gran Torino, Walt le prend sous sa protection. Les Hmong, reconnaissants, lui apportent leur délicieuse cuisine, déposée sur les marches de sa maison comme on fait pour honorer la divinité d'un temple...

Walt va apprendre à Thao à se comporter comme un vrai Américain, avec toutes les valeurs viriles, morales et démo-

« Gran Torino »



cratiques qui font le prix de ce privilège. Faite devant le coiffeur d'origine italienne, la leçon de maintien et de vocabulaire, qui doit évidemment inclure les injures racistes (*Chinetoque, Polack, Rital...*) sans cependant dépasser les bornes, restera une scène d'anthologie.

Mais un moment vient où éclate la violence qui revêt la forme d'une horrible vengeance contre la sœur de Thao. Justice doit être faite. Walt prend ses dernières dispositions, et si ce n'est pas à son jeune curé, devenu son ami, qu'il avoue ce qui lui pèse sur la conscience, c'est en homme pardonné qu'il offre sa vie pour mettre fin à la terreur. Il expie ainsi la violence gratuite et mauvaise dont il s'était rendu coupable. Ne l'a-t-on pas vu, tout au long du film, réparer, du plus matériel - ce qui ne marche pas dans la maison de ses voisins - au plus spirituel - donner confiance là où la peur s'est installée ?

La dimension théologique et christique du film apparaît clairement, mais elle est traitée avec une remarquable distance, confirmant que la grâce emprunte toujours le chemin des circonstances, parfois apparemment les moins propices, et des ambiguïtés humaines. Si Walt s'offre ainsi à la mort, n'est-ce pas aussi parce qu'il est atteint d'une maladie incurable ? S'il lègue ses biens à l'Eglise, n'est-ce pas également pour en frustrer sa famille qu'il juge matérialiste et mesquine ?

La dernière scène nous ramène à l'église du début du film, mais cette fois, c'est Walt qui repose dans le cercueil, au centre du sanctuaire. Cette fois, le jeune prêtre parle de façon plus convaincante, aguerri par l'amitié et l'exemple de Walt, dont l'âme à la générosité bourrue a finalement pu accueillir la grâce du pardon.

Le temple de la conscience

Pour *La fille du RER*, André Téchiné s'est inspiré de cet étrange fait divers qui s'est déroulé il y a quelques années : une jeune fille avait prétendu avoir été agressée dans le RER par une bande de garçons qui avaient pensé qu'elle était juive. Les médias s'étaient emparés immédiatement de cet événement qui s'était révélé une supercherie.

Téchiné, se fondant sur une pièce dont l'épisode avait fourni l'argument, entre dans une démarche ambivalente puisqu'il entend décrire le processus de cette affaire en deux parties (les circonstances et les conséquences), mais en même temps ne procurer aucune explication. De même, il déploie une fiction dont les fils apparaissent peu vraisemblables, mais, précisément, c'est cette improbabilité qui suscite la surprise et ramène vers la réalité du fait divers. En artiste, il va suivre les évolutions de son personnage.

Evolutions est le mot juste puisque, dès le début, nous voyons Jeanne, le walkman aux oreilles, lancée sur ses rollers, fermée en elle-même, enfermée presque, dans une allégorie de l'autisme qui est peut-être le sujet du film. Immédiatement après, le RER surgit, force qu'on dirait aveugle. Un peu plus tard, Jeanne est dans le RER, toujours avec son baladeur, le regard ailleurs ou plutôt nulle part. Un sanctuaire intérieur, mais vide peut-être.

Silencieuse, protégée par sa mère veuve qui habite une maison de la banlieue parisienne, Jeanne va être projetée dans un double monde étranger, celui de Franck, un garçon qui la séduit par sa mine (trop jolie pour être honnête), et celui d'un ancien amoureux de sa mère, un avocat juif qui la reçoit gentiment mais sans l'embaucher. Abandonnée par

cinéma

**La fille du RER,
d'André Téchiné**

le premier après lui avoir été soumise, non retenue professionnellement par le second, Jeanne va monter son simulacre d'agression en se taillant le visage.

Téchiné montre bien l'emballement des responsables de la communication, avides d'un sensationnel qui les confirme dans leurs attentes, et la crédulité des politiques, anxieux de ne pas rater l'occasion de se prononcer, de condamner et de se dédouaner. Il insinue comment les enfermements idéologiques peuvent obscurcir l'usage de la raison et de la simple prudence. Car les proches de Jeanne se posent bien vite des questions, même si elle persiste à nier et entre dans un silence plus profond.

C'est alors que le cinéaste fait intervenir un personnage qui s'était tenu jusqu'ici au second plan : Nathan, le fils de l'avocat juif, indépendant, ombrageux, révolté comme le sont les adolescents, mais dont la lucidité va dénouer l'affaire. Ayant trouvé la faille dans les allégations de Jeanne, Nathan l'entraîne dans une cabane au bord du lac qui, là aussi, leur offre le refuge d'un sanctuaire. Dans une scène onirique qui, comme dans toute son œuvre, fait intervenir l'ambiguïté de l'eau, Téchiné fait se nouer une relation encore inaboutie mais salvatrice entre Nathan, qui porte bien le nom d'un prophète dans la Bible, et Jeanne, qui lui avoue avoir simulé, sans doute pour être plainte et donc aimée.

Le cinéaste n'insiste pas plus, mais, entremêlant dans ses dernières images la fête de la bar-mitsvah de Nathan et l'incarcération de Jeanne ayant avoué son mensonge, y présente pour chacun l'entrée dans l'âge adulte. On pense évidemment à son film *Les Innocents* (1987), dont l'héroïne s'appelait aussi Jeanne et se situait dans l'atmosphère d'une noce arabe.

Le talent cinématographique de Téchiné, donnant à son film rythme, fluidité et beauté, lui permet d'entrer sans lourdeur dans le mystère de ce mensonge et de nous faire partager les interrogations qui sont tout autant celles de Jeanne que de son entourage. Il sait faire intervenir ces facteurs qui nous viennent de la vie citadine contemporaine, comme la rapidité des moyens de transport, de communication, d'échanges même amoureux, par exemple lorsque Jeanne et Franck partagent leurs émois à travers les images floues de la webcam. Mais il nous montre aussi qu'il restera toujours dans les relations humaines le prestige de la parole et l'impuissance de qui ne sait pas s'exprimer et, pour se dire à soi-même et aux autres, a besoin de gestes, même invraisemblables.

Enfin et surtout, il respecte le secret inviolable du sanctuaire de la conscience, que l'œuvre d'art authentique sait accepter de ne pas dévoiler.

G.-Th. B.

Les dernières chroniques cinéma

de **Guy.-Th. Bedouelle**
publiées dans *choisir*
peuvent être retrouvées
sur le site francophone
des dominicains du Canada

www.spiritualité2000.com

D'esprit et de chair

Paul Valéry

● ● ● Gérard Joulé, *Epalinges*

Faut-il encore définir Paul Valéry, rappler qui fut cet esprit si fin, si délié, si français, ce décadent, comme son double protestant André Gide, lourd de toute la moisson et de la vendange de trois mille ans de civilisations ininterrompues, venues d'Athènes, de Rome et de Judée pour confluer à Paris et de là rayonner ? Cet homme d'un goût sévère, un brin misanthrope et un brin misogyne comme se doit d'être tout honnête homme, ce cartésien racinien auquel on supposait à peine un cœur, à fortiori un cœur capable de souffrir du mal d'aimer, tant chez lui l'esprit, le cerveau semblait occuper toute la place ?

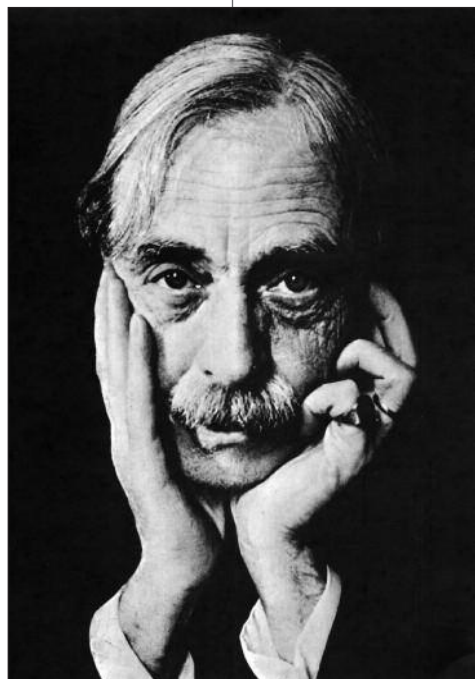
Or voici qu'au couchant de sa vie, cet homme âgé de près de soixante-dix ans écrit à une femme encore dans la fleur de l'âge - trente sept ans, en 1940, c'était l'âge idéal de la femme pour tomber amoureuse ou se laisser aimer, ou mieux, ou pire, les deux - des poèmes d'un lyrisme aussi jaillissant que contenu et continu, qui racontent l'éternelle histoire : le bonheur, la douleur et le supplice d'aimer, d'être aimé et de ne l'être plus et de se voir séparé de l'amour, non par la mort, mais par la vie même et la vieillesse. Le grand homme, le grand esprit redevient amoureux aux portes de la mort, il sent renaître son corps et

rebattre son cœur, ce cœur qu'il avait, en bon disciple de son maître Mallarmé, tenu à respectable distance de son esprit. Et voici que Titus rencontre une nouvelle fois Bérénice. Et c'est Enée qui rencontre Didon, non pour la quitter et aller fonder Rome, mais pour en être abandonné.

Valéry redevient collégien. Mais un collégien n'a pas les mots ni l'art ni le métier pour chanter ses premiers émois. Il ne peut que les dessiner sous forme de *stupra*.¹ Valéry les tutoie parfois, sans y tomber jamais. Nous dirions qu'il va

Paul Valéry,
Corona & Coronilla,
Poèmes à Jean Voilier,
de Fallois,
Paris 2008, 240 p.

Paul Valéry



1 • Du nom des trois sonnets attribués à Arthur Rimbaud, parus pour la première fois ensemble en 1923, aux éditions Messéin. (n.d.l.r.)

jusqu'au bord de l'abîme érotique si cet adjectif avait encore un sens. (Malédiction des mots que forge le siècle à la va-vite, sans réfléchir à ce qu'il fait - il faut vendre tout de suite -, abus inconsideré.) Mais moins qu'à l'érotisme latent d'un grand nombre de ces poèmes, ce à quoi l'on est surtout sensible, c'est à la casuistique amoureuse dont ils sont l'expression et qui a toujours caractérisé la haute poésie française.

Miracles

L'objet de sa flamme (parlons la langue du XVII^e siècle puisque Valéry écrit celle de Racine qu'il renouvelle à peine) est une certaine Jeanne Loviton, qui devient Jean Voilier pour des raisons d'anonymat, et puis tout simplement Jeanne. « Elle était belle, dit-il, avec un cœur plein de contrastes. » C'est pour elle que Paul Valéry a écrit de 1938 à 1945 plus de cent cinquante poèmes qui viennent accroître le trésor fabuleux de notre poésie qui n'attend que d'être pillé.

Ils sont tels qu'on n'osait les rêver de sa part, et qu'on trouve néanmoins tels qu'on les pouvait imaginer, pleins de charmes et de surprises, savants pourtant, légers, graves et badins. L'intelligence du poète s'est faite chair, fruit, suc, bouche. Jeanne est Jeanne, c'est une femme qui fait l'amour et qui est attendue par le poète afin de faire l'amour. Ce n'est pas la *Délie*, idole abstraite et platonicienne de Maurice Scève, ni non plus l'une des *Filles de Feu* de Gérard de Nerval. Ce sont des vers sans défauts, issus d'un cœur dont la faille consentie et voulue est d'être amoureux, embrasé comme *Phèdre* de tous les feux de l'amour.

Pour un peu, cet homme qui a toujours cultivé la maîtrise de soi se prendrait pour un possédé. L'homme qui compose des poèmes comme un horloger fabrique des montres et qui a toujours nié le concept vague et romantique de l'inspiration, aurait-il trouvé sa Muse ? et sa Muse serait-elle une femme avec qui il fait l'amour, lui, le vieillard ? Il y a vraiment de quoi perdre la raison.

Tendresse qui se fait violence, violence qui se fait tendresse, c'est là le double miracle de la poésie et de l'amour, et quand je dis poésie, je dis bien sûr le Vers, car pour les gens de l'époque, de la race et de la tribu de Valéry, il ne pouvait y en avoir d'autre.

Miracle d'une civilisation qui s'enrichit et s'anoblit de ce qu'elle retranche. Moins une langue a de mots et plus elle est riche de sens. Moins une femme porte de bagues et de colliers et plus elle plaît à son amant. L'art n'est pas d'inventer des mots nouveaux, solution vulgaire de facilité, mais de se plier aux anciennes règles et de placer les mots de toujours aux bons endroits de la phrase, tout comme l'art poétique consiste à faire de soupirs, de larmes et de cris, des phrases liées et tendrement articulées. Voilà

FÊTE AUX LANGUES BIBLIQUES

Comme chaque année depuis 10 ans, l'Atelier romand de langues bibliques (ARLB) propose une session d'étude des langues bibliques, avec des niveaux différents suivant les demandes.

Du 3 au 5 juillet : hébreu

Du 7 au 10 juillet : grec ancien

Lieu : Crêt-Bérard, 1070 Puidoux (VD)

Concert ouvert à tous le samedi 4 juillet à 20h30, par le groupe de musique juive Hotegezugt.

Contacts et inscriptions :

Crêt-Bérard ☎ 021 946 03 60

Thérèse Glardon ☎ 024 446 26 39

www.langues-bibliques.ch

qu'un disciple de Mallarmé se soumet de son plein gré à la double tyrannie de la chair et du vers, effaçant de son art et de sa facture toute trace, si vaporeuse soit-elle, de symbolisme.

Citer ? Besogne ingrate, choix épineux. C'est mutiler un marbre pur. Il nous faut pourtant essayer, car le lecteur n'est pas tenu de nous croire sur parole.

*Tu m'apparais dans un éclair
D'amour parmi cinquante affaires
Et je vole à tes mammifères
Une minute de temps cher.*

*Mais il faut que le voilier cingle
Vers d'extrêmes Eldorados
Et que jamais plus dans ton dos
Souci d'argent ne pique épingle.*

*Toutefois, ma belle, mon tout,
Moi qui n'ai pour dernier atout
Qu'un rien d'esprit et ce cœur tendre,*

*Ma fortune est ce que tu veux
Parfois me dire ou faire entendre
Quand fuit ma main dans tes cheveux.
(...)*

Ou encore

Elégie

*Mon amour est de crainte et vit dans
[les alarmes.
Cet amour est à soi-même plus
[mystérieux
Que tout amour de chair que font
[naître tes charmes
Et je ne puis jamais te regarder
[aux yeux
Que mes yeux aussitôt ne s'emplissent
[de larmes...
(...)*

*A peine je te quitte, un autre va jouir
Des biens que j'abandonne au bruit
[sec de ta porte.*

*Je sais qu'à d'autres yeux tu vas
[t'épanouir*

*Je vous vois, je gémis, l'amertume
[l'emporte*

Et toute force en moi se sent évanouir...

Quand je parlais de *Titus* de Racine, je n'étais pas, je crois, très loin de la vérité. Voilà ce qu'écrivit à la femme dont il était tombé amoureux cet homme de droite, athée, nourri de Virgile, de Racine, de Stendhal, de Baudelaire, de Rimbaud et de Mallarmé, qui s'était toujours méfié de l'amour et de ses épanchements, cet anti-dreyfusard qui avait toujours défendu l'armée et la patrie sans, il est vrai, le dogmatisme d'un Maurras, à la fin de sa vie, visité par l'amour.

Amoureux de la Poésie, amoureux de la Femme, amoureux de la Langue française, amoureux de l'Esprit, voici venir vers vous un livre descendu du ciel degré après degré. Allez boire à ce livre comme le cerf altier va boire à la fontaine. Mais n'oubliez pas que la forêt jouxte ici un jardin à la française. Car tout se tient dans les choses de l'esprit, de l'art, de l'amour et de la chair.

De la postface de Bernard de Fallois, l'éditeur, je ne crois pouvoir dire mieux si ce n'est qu'elle est à la hauteur exacte des poèmes dont elle commente la genèse et l'histoire. Eux et elle font de ce livre un bijou. Et dire que ces poèmes n'avaient encore jamais été édités !

G. J.

Christianisation de l'Occident

*Sacré Constantin !
Quand l'Empire
devint chrétien*
Production : Centre
catholique de radio et
de télévision,
en partenariat avec la
RSR et l'Office protes-
tant des médias

Voici réunis en trois CD les extraits d'une série d'émissions diffusées en novembre dernier sur *Espace 2 (RSR)*, dans le magazine « A vue d'esprit ». Les événements marquants survenus dans une période qui recouvre plus d'un siècle, le IV^e, y sont traités en épisodes distincts pour lesquels on a fait appel à des savants reconnus. Historiens, archéologues, théologiens apportent l'éclairage le plus récent de leurs sciences respectives.

Leurs prestations, dans les CD seulement,¹ sont précédées de dialogues familiers attribués à des personnages du temps. On regrettera le hiatus qui se creuse entre la tonalité bouffonne des saynètes introduisant les différents chapitres et le haut niveau des experts sollicités. Il nous semble que loin de « faciliter l'accès au débat culturel », ces dialogues, où le souci de vulgarisation frôle la vulgarité (télescopage avec l'actualité, jeux de mots faciles, plaisanteries de garçons de... thermes), risquent de rebuter l'auditeur exigeant, sans pour autant préparer celui qui n'est en quête que de divertissement à absorber un discours substantiel. Il s'agit donc à chaque fois de patienter en attendant que le « conseiller » qui interpelle Constantin d'un invraisemblable « mon empereur » cède la parole à un Paul Veyne, à un Bruno Dumézil, à un Philippe Borgeaud ou au frère archiviste du Monastère de Ligugé.

Constantin donc, qui parviendra à supprimer tous ses rivaux, remporte la bataille du pont Milvius livrée sous le signe du chrisme et se convertit en 312. On n'a pas fini de s'interroger sur les motifs qui le poussent à embrasser la religion nouvelle. Résultat d'une vision ? Aboutissement d'un processus déjà engagé ? Mesure politique ? Ou, selon l'hypothèse de Paul Veyne, ambition d'appartenir à la religion des élites ? Toujours est-il qu'en attendant de confisquer les biens des temples païens, il proclame la liberté de culte pour ces chrétiens qui ne représentent dans l'Empire qu'une minorité estimée à 10 %.

Mais auparavant, pour régler les querelles théologiques qui agitent les esprits, il convoque en 325 le concile de Nicée, qu'il préside, selon la loi romaine, en sa qualité de *pontifex maximus*. La nature du Christ prête à controverse et les canons nicéens prévaudront. Certains « barbares » installés depuis plusieurs générations aux frontières et devenus chrétiens, tels les Goths convertis par le missionnaire Ulfila, sont ainsi déclarés hérétiques car disciples d'Arius.

Sous la protection de Constantin, l'Eglise gagne en puissance et le pouvoir ecclésiastique ne tarde pas à exercer son emprise sur le pouvoir civil. Si en 325 l'empereur se considère pour le moins l'égal des évêques, deux générations plus

1 • On trouve les émissions originales sur www.religion-rsr.ch.

tard, en 390, son successeur Théodose, qui a déclaré le christianisme religion officielle et qui interdira la pratique des cultes non-chrétiens, se voit bel et bien excommunié par saint Ambroise, l'évêque de Milan, qui lui reproche le massacre de quelques milliers de spectateurs dans le théâtre de Thessalonique. C'est ce même Ambroise qui exercera une influence décisive sur la conversion d'un aristocrate au parcours classique, saint Augustin, qu'on nous présente - hélas ! - sur le divan du psychanalyste et auteur des *Aveux* plutôt que des *Confessions*, selon une récente traduction contestée.

D'une séquence consacrée au remaniement du calendrier, on apprend que c'est Constantin qui instaure le repos dominical en décidant que ce jour-là chacun ira prier son dieu. Les premiers chrétiens semblent avoir attaché plus d'importance à la célébration de l'Épiphanie qu'à celle de la nativité, et la fête de Noël est une innovation romaine, adoptée plus tard seulement dans la partie orientale de l'Empire. Comme certaines célébrations chrétiennes se superposent à des fêtes païennes - il en va de même pour les lieux de culte -, on a pensé que Noël remplaçait la fête du *Sol Invictus* du 25 décembre. Mais une autre hypothèse est avancée, basée sur un comput compliqué dont on nous expose le détail.

A cette époque aussi apparaît, en opposition au monachisme solitaire de marginaux, le retrait du monde en collectivité, qu'illustre la fondation par saint Martin, à Ligugé, du premier monastère de Gaule. Contrairement aux évêques qui alors prolongent l'aristocratie romaine, Martin n'est pas un personnage de cour mais un militaire, évangélisateur et exor-

ciste, parcourant les campagnes et partageant son manteau. Se répand aussi la vogue des pèlerinages. Nous rencontrons bien sûr la voyageuse chrétienne Ethérie qui a visité les lieux saints, aménagés depuis que la mère de Constantin les a découverts, et qui a relaté son périple.

A contre-courant, Julien l'Apostat s'emploie, en 361, à réhabiliter le paganisme.² Imprégné de culture classique, ce neveu de Constantin est l'ultime rejeton d'une branche élaguée par assassinats lors de la disparition de ce dernier, mais sa mort prématurée met fin à la tentative. Outre quelques écrits philosophiques, il laisse derrière lui le souvenir d'une existence digne de quelque péplum hollywoodien...

En Suisse

Enfin l'accent est mis sur des faits en relation avec le territoire helvétique, dont le Valais qui abrite un sanctuaire de Mithra et où s'est implantée, dès la fin du IV^e siècle, la légende de la légion thébaine. A Agaune, 6600 légionnaires venus d'Égypte sous les ordres du chrétien Maurice auraient été massacrés pour avoir refusé de combattre d'autres chrétiens. Mais outre que les sources (un récit tardif d'Eucher et un texte anonyme) sont divergentes, l'archéologie n'a livré aucun témoignage de ces événements. Ils comportent par ailleurs des invraisemblances difficiles à ignorer et alimentent encore les discussions des spécialistes.

Trois CD qui illustrent, on le voit, une époque de transition passionnante de l'Antiquité tardive, jalonnée d'événements décisifs et éclairée de grandes figures, où le christianisme émerge d'un monde en pleine mutation.

Renée Thélin

2 • Voir la recension à la p. 40 de ce numéro.

La foi, un défi pour chacun

Luigi Giussani.
Peut-on vivre ainsi ?
Une étrange approche
de l'existence
chrétienne, Parole
 et Silence, Paris 2008,
 362 p.

Théologien et philosophe, fondateur du mouvement Communion et Libération, Mgr Luigi Giussani (1922-2005) a laissé une œuvre considérable, peu traduite en français.¹ Son dernier livre, *Peut-on vivre ainsi ?* est en ce sens bienvenu. Il permet de mieux comprendre pourquoi Mgr Giussani fut un éducateur exceptionnel. Le mot n'est pas trop fort, puisque des dizaines de milliers de jeunes ont trouvé ou retrouvé la foi en suivant ses « écoles de communauté », en répétant semaine après semaine les concepts, mais surtout l'expérience que ce prêtre leur proposait.

Paru pour la première fois en Italie en 1994, *Peut-on vivre ainsi ?* reproduit fidèlement des entretiens que Giussani a eu avec une centaine de jeunes appelés à une vocation de célibat consacré. Le choix peut surprendre pour un livre destiné au grand public. Mais pour Giussani, la foi est un défi lancé à chacun, peu importe que l'on soit prêtre, laïc, religieux ou même incroyant. Car chacun, d'une manière ou d'une autre, doit répondre à la même question fondamentale.

Le lecteur découvre ainsi un éveillé, un maître qui profite de chaque question, bonne ou mauvaise, pour transmettre son expérience. Si on n'entend pas la voix rauque de Mgr Giussani, on perçoit la passion qui l'animait, son attention infatigable pour les jeunes libérés à l'œuvre en face de lui.

Les thèmes sont classiques (la foi, la liberté, l'obéissance, etc.) mais la méthode ne l'est pas. Giussani ne fait pas

un exposé doctrinal, il ne transmet pas un savoir théologique. Il renvoie ses interlocuteurs à leur expérience, les éduque à mieux utiliser leur raison pour juger leurs besoins, leurs attentes, leurs erreurs. Et mieux comprendre ainsi pourquoi le Christ n'est pas seulement une hypothèse théologique mais « la » réponse qui peut changer leur vie.

De la même manière, Giussani éduque ses jeunes auditeurs à faire une démarche de connaissance. Car la foi, pour lui, n'est pas un à-côté, comme une langue étrangère que certains sauraient et d'autres pas. C'est une connaissance : un fait s'est produit dans l'histoire du monde et, chose plus importante encore, il se produit dans chaque existence. La présence de Dieu en Jésus n'est pas l'abstraction, le discours à quoi l'a réduit une bonne partie du christianisme, ce n'est pas un sentiment ni une invention. C'est un fait reconnaissable qui vient combler le cœur de l'homme.

D'où l'importance du témoin qui éveille à cette connaissance et la rend crédible, parce que lui-même ne cesse d'être sauvé par cette présence. Parce que sa manière d'être, de vivre, montre que Dieu ne cesse d'agir dans le monde. Giussani fut un de ces témoins et le voir agir, jour après jour, dans le dialogue avec ces jeunes fait tout l'intérêt de ce livre.

Patrice Favre

1 • A l'exception de *Le sens religieux, A l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2003 et 2006, 222 p. et 158 p., et *Pourquoi l'Eglise*, Fayard, Paris 1994.

■ Philosophie

Jean-Yves Lacoste
La phénoménalité de Dieu*Neuf études*

Cerf, Paris 2008, 232 p.

Jean-Yves Lacoste nous avait habitués avec *Présence et Parousie* à penser intelligemment notre foi, à la croisée de la phénoménologie et de la théologie. Par ces neuf études, il nous donne l'occasion de l'approfondir en montrant comment Dieu apparaît à la conscience de celui qui le cherche. On retiendra, outre sa remarquable étude des *miettes philosophiques* de Kierkegaard, son affirmation, à la suite d'Augustin et de Pascal, que l'on ne peut penser Dieu qu'en l'aimant. Sa description du mouvement propre à la donation, donation excédant sans cesse le don qu'elle fait, est également à lire.

Que le style ajoute à l'argumentation n'est pas pour déplaire à celui qui ne dissocie par le vrai du beau ! Et ce n'est pas la dernière étude sur la connaissance de Dieu donnée dans la liturgie qui contredira cette affirmation. Dieu advient réellement au cœur de l'homme lorsque celui-ci, par la beauté et la justesse du rite, se dispose à co-naître Celui qui vient à lui.

Luc Ruedin

Albert Chapelle
Epistémologie

Lessius, Bruxelles 2008, 160 p.

Après les publications de l'*Anthropologie* et de l'*Ontologie* du jésuite Albert Chapelle, décédé en 2003, les éditions Lessius nous permettent, grâce à la publication de son *Epistémologie*, de faire un pas de plus dans la découverte d'une pensée claire et didactique, qui excelle dans l'art de la distinction et de la définition. Le volume en question se présente sous la forme d'un cours qui traite de la connaissance sous sa forme quotidienne, scientifique, puis philosophique. Un dernier chapitre détermine le type de connaissance immanent à la foi.

On y retiendra que la connaissance, multiple dans ses objets et ses procédures (examinés dans les différents chapitres du livre), est *une* dans son mouvement et dans son dynamisme. Elle est « cette croissance dans laquelle nous nous laissons peu à peu dé-

ployer » et qui se produit par « élargissement, reprise, systole et diastole ». Cette unité de la connaissance a ses témoins : ce sont les moments de la connaissance quotidienne (contact, altérité et accomplissement) qui se vivent également dans la connaissance de la foi, laquelle ressemble d'ailleurs étrangement - et merveilleusement - à la connaissance quotidienne. Il n'est en effet pas nécessaire de maîtriser le monde et de s'ouvrir à l'être comme tel pour connaître Dieu. Les connaissances plus élaborées peuvent certes purifier notre représentation de Dieu, mais elles détiennent aussi le pouvoir de l'obscurcir. Dans la foi, Dieu est aussi proche que les simples choses avec lesquelles je peux entretenir un contact familial.

Les fleurs des champs, à la différence des philosophes, ne sont jamais embarrassées lorsqu'il s'agit de dire quelque chose de Dieu.

Jean-Nicolas Revaz

■ Patrologie

Donna Singles
L'homme debout*Le credo de saint Irénée*

Cerf, Paris 2008, 160 p.

L'autrice, sœur de Saint-Joseph, est venue des Etats-Unis en 1967 pour étudier la théologie à l'Université catholique de Lyon. La prise de conscience, à travers l'enseignement d'Irénée, qu'au cœur de l'homme se trouve l'image de Dieu est pour elle une telle révélation, qu'elle va étudier à fond et avec enthousiasme la théologie d'Irénée.

Peu avant sa mort, en janvier 2005, elle avait confié à Ingmar Grandsdett un projet qui lui tenait à cœur, celui de faire connaître à un large public la pensée d'Irénée, sa compréhension et son expression de la foi chrétienne. Pour ce faire, elle avait prévu de prendre l'un après l'autre les articles du Symbole des Apôtres et de les commenter en s'appuyant sur la théologie d'Irénée. Elle ressentait combien il est important de dépasser la matérialité des mots pour arriver à leur sens profond. Irénée, nous dit Eusèbe de Césarée, était « pacificateur par son nom comme par sa conduite ». Il travaillait pour la paix non seulement dans son Eglise mais entre les Eglises. Dans un monde envahi par les idées gnostiques, il voulut proposer un solide éclairage de la foi et dénoncer les hérésies ambiantes. Il élargit les perspectives pauliniennes du

salut dues pas seulement à la croix du Christ, mais à toute l'œuvre du Verbe, à toutes paroles et actes du Jésus terrestre, véritable deuxième Adam.

Alors que les gnostiques affirmaient que seul « l'homme spirituel » était incorruptible, Irénée fit sienne la dernière affirmation du Credo. Il déclara que l'homme tout entier accéderait à l'incorruptibilité (pas uniquement son âme), enveloppé qu'il sera par la lumière du Père lors de son passage. Alors il verra Dieu, en devenant parfaitement l'image du Fils (1 Jn 3,2).

Ce livre offre une synthèse de la pensée d'Irénée. Elle est source d'espérance car sa vision de l'homme, être tant chéri par notre Dieu Trine, le situe comme un partenaire, un ami libre et actif, dans une relation établie par l'Esprit depuis la création.

Monique Desthieux

Goulven Madec

Portrait de saint Augustin

Desclée de Brouwer, Paris 2008, 104 p.

Goulven Madec, un des plus grands spécialistes mondiaux d'Augustin (il nous a quittés le 20 avril 2008), en donne un portrait avec sa compétence inestimable, tout en se mettant fraternellement à la portée de tous. Il a écrit ce livre à l'occasion d'un pèlerinage des Petits Saints, dans la paroisse de Plouguerneau (Bretagne) où Augustin, pour la première fois, fut introduit dans le cortège des 33 autres saints. Au fait, l'évêque d'Hippone fut reconnu saint non pas à la suite d'un procès de canonisation (institution médiévale bien plus tardive) mais par la voix du peuple chrétien.

Ce petit livre nous informe sur la représentation picturale au cours des siècles de ce « grand » saint. Il fut affublé de façon invraisemblable. Ne l'a-t-on pas déguisé sans scrupule en chanoine, en ermite ou en évêque crossé, mitré, auréolé. Après nous avoir montré un Augustin peint au XIX^e s. complètement empêtré dans des lourds habits sacerdotaux, luxueux et rutilants, l'auteur nous offre une représentation plus proche de la réalité : celle d'Augustin vêtu d'une simple tunique, d'après un portrait appartenant à Grégoire le Grand et qui devait être une copie d'un tableau peint du vivant de l'évêque d'Hippone. Ne disait-il pas à ses fidèles : « Ne m'offrez pas un vêtement de luxe ; cela convient peut-

être à un évêque, mais cela ne convient pas à Augustin, pauvre et fils de pauvres. » Il y a là, probablement, quelque malice à l'égard d'autres évêques !

L'œuvre d'Augustin est immense. Goulven Madec conseille de la lire en la remettant dans le relief de sa vie, car elle est dictée à ses secrétaires dans des circonstances précises et suscitée par les besoins de la pastorale : prédications, correspondances, controverses. Il nous est donné une présentation sommaire de ses œuvres majeures et quelques indications sur ses controverses avec le manichéisme, le donatisme, le paganisme et le pélagianisme.

L'auteur termine en discernant trois valeurs fondamentales du « charisme » augustinien : le sens spirituel des écritures, l'intériorité, le sens de la communauté ecclésiale, corps du Christ.

Monique Desthieux

Histoire

Lucien Jerphagnon

Julien dit l'Apostat

Histoire naturelle d'une famille sous le Bas-Empire

Tallandier, Paris 2008, 358 p.

Cet ouvrage brillant et documenté, introduit par une préface élogieuse de Paul Veyne, retrace la trajectoire de l'empereur controversé, dont le bref règne réhabilita les dieux de l'Olympe dans l'empire romain devenu chrétien sous Constantin.

Lorsque meurt ce dernier, son successeur Constance fait massacrer ses oncles et cousins, prétendants potentiels, n'épargnant que le petit Julien âgé de cinq ans et son aîné Gallus. Julien grandit à l'écart, guidé par un pédagogue qui le nourrit d'Homère, d'Hésiode et de mythes grecs, avant d'être relégué avec son frère au fond de la Cappadoce où ils seront plus faciles à surveiller. Récupérés plus tard par l'empereur qui n'a pas d'héritier, ils seront néanmoins objets de sa suspicion et victimes de ses fourberies. Gallus en mourra, tandis que Julien poursuivra ses chères études, parcourra la Grèce, y rencontrera Libanios et d'autres penseurs païens et se fera secrètement initier aux anciens mystères. Dès lors, même s'il se comporte en apparence comme « les Galiléens », ce sont les dieux d'Homère que Julien révère.

En un temps où les armées font et défont les empereurs, Constance doit affronter des tentatives d'usurpation et des troubles qui agitent la Gaule. Il y délègue Julien. Cet intellectuel rêveur se révèle un administrateur excellent et remporte des succès militaires après avoir assimilé le b.a.-ba de la stratégie. En outre, sa simplicité le rend proche des troupes dont il est aimé, si bien que quand Constance lui tend un dernier traquenard, il ne réussit qu'à susciter une ultime usurpation : les Gaulois hissent Julien sur un bouclier, selon la coutume, et l'acclament empereur. La mort opportune de Constance le désignant in extremis pour successeur coupe court à la guerre civile.

Julien, pénétré de philosophie néoplatonicienne et du sens de ses devoirs, exercera pendant deux ans un pouvoir tolérant, avant de mourir, en 363, d'un coup de lance dans une expédition contre les Perses.

Renée Thélin

William Dalrymple ***Le dernier Moghol***

La chute d'une dynastie, Delhi 1857

Noir sur Blanc, Lausanne 2008, 672 p.

Delhi 1857. Une déferlante de guerre, d'insurrection, de destructions et de massacres anéantit une capitale, chasse les habitants, vide la ville de sa population et la réduit à un tas de ruines. Plus de cent mille morts. La révolte des Cipayes (fantassins à 85 % hindous au service des différentes Compagnies des Indes) et la répression sauvage des Anglais détruisent le berceau du raffinement moghol et de la tolérance religieuse.

Bahadur Shah Zafar II (1775-1862), descendant direct de Gengis Khan, vit les derniers jours de cette dynastie prestigieuse. « Trop âgé, trop mystique, trop idéaliste pour jouer les chefs de guerre... il manquait d'énergie, d'ambition et de pragmatisme. » Les Anglais l'avaient depuis longtemps déjà dépouillé de son pouvoir. Jugé et déporté, il mourra à Rangoon. C'est la fin d'une civilisation brillant par les arts et par la tolérance envers les religions (prospérité et harmonie entre les différentes communautés), entraînée par le mépris et l'arrogance de la majorité des Britanniques pour la culture moghole et indomusulmane. L'Inde bascule alors dans le fanatisme et les intégrismes, aussi bien évangéliques anglais que musulmans.

L'érudition de l'auteur, qui utilise les archives avec intelligence, rend ce récit passionnant, palpitant. Nous partageons les souffrances, les émotions des protagonistes comme si nous y étions. Un livre bouleversant pour qui s'intéresse à l'histoire de l'Inde.

Marie-Thérèse Bouchardy

■ Pastorale

Monique Hébrard ***Prêtres***

Enquête sur le clergé d'aujourd'hui

Buchet Chastel, Paris 2008, 369 p.

Monique Hébrard, journaliste, a rencontré une cinquantaine de prêtres. La tranche d'âge est large, de 33 à 85 ans. L'échantillon, lui aussi, est vaste : des curés de paroisses, des prêtres « retraités », des séminaristes, des évêques.

L'auteur de cet ouvrage a pris le temps d'écouter leurs réflexions sur l'Eglise qui est en France, d'entendre leurs confidences. Ils lui ont parlé ouvertement de leur vocation, de leur famille, de leur manière d'être prêtre avec ou sans « col romain », de leur ministère en collaboration avec les laïcs, de leurs ressourcements spirituels, comment ils vivent leur affectivité.

En dépit de la raréfaction des entrées dans les séminaires et du vieillissement du clergé, et donc d'un avenir ecclésial difficile à gérer, la tonalité de ces entretiens est chargée de réalisme et d'espérance. Ces témoignages constituent, en fait, un dialogue constructif, tant il est vrai que des silences, voire des plaintes non exprimées, détruisent à la longue la vitalité de ceux qui ont été choisis par Dieu pour annoncer l'Evangile dans la société. Des pages qui donnent à penser et à vivre.

Louis Christiaens

Mgr Michel Dubost ***Prier le Credo***

Desclée de Brouwer, Paris 2008, 304 p.

Les convictions chrétiennes sont destinées à illuminer nos vies, mais pas pour un apprentissage machinal, rationnel, mental... Nous sommes invités à réciter le Credo en vérité, pour nourrir notre prière. D'autres ouvrages interprètent le Credo, mais ce dernier amène du neuf car il est bien adapté aux besoins

des usagers d'aujourd'hui. Prendre le temps de se découvrir en cherchant Dieu, oser s'affronter, faire face au silence : le socle d'expérience !

Commenter le Credo, ce n'est pas une explication de texte. En tous cas, ce n'est pas ce que l'auteur vise. Il cherche à aider chacun à retrouver le goût de cette « nouvelle naissance » et d'en vivre ; faire entrer nos vies en résonance avec l'Évangile ; retrouver le sens de l'expérience chrétienne ; habiter notre foi. Celle-ci n'est pas le produit de ce que chacun pense par lui-même. On atteint la vie intégrale par une explication adéquate du message du Christ, qui est « Chemin, Vérité et Vie » (Jn 14,6). Les trois fils qui tissent l'expérience chrétienne sont : « la Liturgie, l'Écriture sainte et la Vie en Église ». Ouvrage important pour une pédagogie de la foi qui engage le corps et le cœur de celui qui dit le Credo, il sera utile en catéchèse et catéchuménat et dans d'autres parcours de cheminement, comme les célébrations et professions de foi. Je le recommanderai à tous les engagés en Église.

Thérèse Habonimana

Henri Derroitte et Maurice Queloz
Langage symbolique et
catéchèse communautaire

Lumen Vitae, Bruxelles 2008, 256 p.

Écrit à deux voix par un professeur de théologie et par un prêtre en paroisse, responsable d'un nouveau projet de pastorale, ce manuel de pédagogie catéchétique sera fort utile à toute personne s'intéressant au travail en paroisse - prêtre, assistant(e) pastoral(e), catéchiste, animateur(trice) de la petite enfance.

Après quelques chapitres invitant le lecteur à l'initiation au langage symbolique, à sa richesse et à son efficacité, les auteurs nous offrent une méthodologie pour travailler les symboles dans la vie pastorale. De nombreux chemins à parcourir sont proposés, incluant l'expérience symbolique, la découverte de son propre mystère dans le symbole, la Parole de Dieu qui y est gravée, accompagnée de nombreuses références bibliques, et comment incarner cette Parole dans sa vie. Ces célébrations couvrent toute une vie, de la naissance à la mort en passant par les rites dits de passage.

Quand on réalise que les symboles sont des condensateurs d'expérience et des indicateurs de sens, on ne peut que remercier les auteurs de s'être attelés à cet immense travail et de nous l'offrir. Espérons que, selon leurs vœux, dans une attitude de confiance et d'espérance, nous accepterons d'étudier les changements survenus dans notre société et de soumettre les agirs pastoraux à l'épreuve de l'interprétation de leur pertinence, en raison des besoins humains et spirituels de nos contemporains.

Marie-Luce Dayer

Société

Hubert Prolongeau

Exclus

Moscou, Dakar, Alger, Lima...

Le Samu social international

Albin Michel, Paris 2008, 200 p.

En 1993, Xavier Emmanuelli a créé le Samu social, une organisation chargée d'aller à la rencontre des sans-abri pour les écouter et, si possible, les aider à se réintégrer. L'institution a fait des émules dans de nombreux pays.

Le journaliste Hubert Prolongeau a accompagné sur le terrain des équipes du Samu social international de neuf villes d'Europe, d'Afrique et d'Amérique. À travers les personnes rencontrées, il relate les problématiques particulières auxquelles sont confrontés, selon les pays, les laissés-pour-compte : paupérisation et chômage galopant en Roumanie ; milliers d'enfants à Moscou, en provenance de toutes les anciennes républiques socialistes d'URSS, vivant cachés comme des rats ; gamins ayant fui la violence des écoles coraniques à Dakar, etc. Partout les équipes du Samu cherchent d'abord à casser la méfiance que les personnes à la dérive ont à leur égard, avant de leur proposer de l'aide : décrocher un petit boulot ou une place dans un hôpital pour se faire soigner, retrouver sa famille... Partout, elles doivent jongler avec la bureaucratie, des lois absurdes, formelles ou informelles.

L'enquête de Hubert Prolongeau rend hommage au travail du Samu social. Pudeur, respect, amour de l'humain dans son individualité se lisent dans ces pages. « J'ai rencontré des gens plus ou moins sympathiques, écrit-il, mais aucun d'entre eux n'était médiocre. »

Lucienne Bittar

Alfeyev Hilarion, *L'orthodoxie. I. Histoire et structures canoniques de l'Eglise orthodoxe*. Cerf, Paris 2009, 304 p.

Arnould Jacques, *Dieu versus Darwin. Les créationnistes vont-ils triompher de la science ?* Albin Michel, Paris 2009, 318 p.

August Olivier, *Escroc et concubines. A la poursuite du fugitif n° 1 de Chine*. Buchet/Chastel, Paris 2009, 324 p.

Bachelot Denis, *L'islam, le sexe et nous. Essai*. Buchet/Chastel, Paris 2009, 204 p.

Berten Ignace, *Croire en un Dieu trinitaire*. Fidélité, Namur 2008, 232 p.

Biffi Giacomo, *Les choses d'en haut. Exercices spirituels avec Benoît XVI*. Parole et Silence, Paris 2009, 180 p.

Catsadorakis Giorgos, *Prespa, au cœur des Balkans. Une histoire naturelle et humaine*. Buchet/Chastel, Paris 2009, 188 p.

*****Col.**, *Questions d'amour. De l'amour dans la relation soignante*. Parole et Silence/Lethielleux, Paris 2009, 230 p. [42108]

*****Col.**, *Sagesses pour aujourd'hui*. Albin Michel, Paris 2009, 290 p. [42104]

Cottier Georges, *Vous serez comme des dieux*. Parole et Silence, Paris 2008, 420 p.

Dubost Michel, *Choisis donc la vie ! Prier les dix commandements*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 346 p.

Fuchs Eric, *Et c'est ainsi qu'une voie infinie... Un itinéraire personnel*. Labor et Fides, Genève 2009, 158 p.

Kuthy Salvi Brigitte, *Double lumière*. L'Aire, Vevey 2009, 164 p.

Loretan-Saladin Franziska, *Prédication : un langage qui sonne juste. Pour un renouvellement poétique de l'homélie à partir des réflexions littéraires de la poétesse Hilde Domin*. Saint-Augustin, St-Maurice 2009, 224 p.

Maier Corinne, *Manuel de savoir-vivre en cas d'invasion islamique*. Michalon, Paris 2008, 190 p.

Myftiu Mehmet, *L'écrivain*. Ovidia/D'en Bas, Nice/Lausanne 2009, 256 p.

Norelli Enrico, *Marie des apocryphes. Enquête sur la mère de Jésus dans le christianisme antique*. Labor et Fides, Genève 2009, 178 p.

Perroux Jacques, *Se confronter au réel. Une démarche libératrice*. Saint-Augustin, St-Maurice 2009, 92 p.

Prajñānpad Svāmi, *ABC d'une sagesse*. Albin Michel, Paris 2009, 154 p.

Pralong Joël, *De la faiblesse à la force. Paul de Tarse et Thérèse de Lisieux, un chant d'amour à deux*. Béatitudes, Nouan-le-Fuzelier 2008, 256 p.

Quenardel Olivier, *Sept fois sept. Coups de cœur pour la vie monastique*. Desclée de Brouwer, Paris 2008, 208 p.

Quesnel Michel, *Les chrétiens et la loi juive. Une lecture de l'épître aux Romains*. Cerf, Paris 2009, 112 p.

Roumanoff Daniel, *Svāmi Prajñānpad, un maître contemporain. 1. Les Lois de la Vie*. Albin Michel, Paris 2009, 470 p.

Schäfer Otto, *Ethique de l'énergie. Vers une nouvelle ère énergétique. Perspectives durables pour l'après-pétrole*. Fédération des Eglises protestantes de Suisse FEPS, Berne 2008, 176 p.

Walzer Nicolas, *Satan profane. Portrait d'une jeunesse enténébrée*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 202 p.

Zundel Maurice, *Fidélité de Dieu et grandeur de l'homme. Retraite à Timadeuc*. Cerf, Paris 2009, 256 p.

Ces livres peuvent être empruntés

au CEDOFOR

18 r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge/Genève
☎ 022 827 46 78

www.cedofor.ch

La fleur nouvelle

Il était une foi - pardon, une fois - des athées qui voulaient mettre une pub sur des bus, quelque part en Suisse romande. Très peu agressif, leur slogan recommandait aux gens de cesser de s'inquiéter et de profiter de la vie, vu que Dieu n'existe « probablement » pas. Intéressant comme argument, non ? Et voilà que les transports publics concernés ont refusé de le véhiculer. Et moi je dis zut ! Archi zut ! Pourquoi ont-ils refusé ? De quoi avaient-ils peur ? De s'interroger ? De déstabiliser le public ? De rebuter les annonceurs ? De choquer les croyants ? Il n'y a rien de choquant là-dedans. Il y a juste matière à réflexion. Cette campagne athée était du pain bénit pour la foi. Tout le monde devrait, de temps à autre, se poser La Grande Question dont toute vie dépend.

Personnellement, je n'ai jamais douté. Même vers 20 ans, quand je me prenais pour une intello. D'abord, parce que l'hypothèse Dieu est infiniment plus simple pour expliquer l'existence de l'univers que les abstruses singularités quantiques auxquelles recourent les scientifiques. Ensuite, parce qu'elle

est bien plus poétique. La poésie est une preuve de véracité, ce n'est pas moi qui l'affirme, ce sont les scientifiques eux-mêmes, du moins certains d'entre eux, même non-croyants, tel Isaac Asimov : « Si une conclusion n'est pas poétiquement équilibrée, elle ne peut être scientifiquement vraie », écrivait-il dans l'un de ses bouquins.

Dieu est Poésie. Partout sa présence affleure, comme une grande silhouette de lumière penchée sur les choses et les gens. La beauté du monde, c'est sa signature. Le regard des petits enfants. Le ciel bouillonnant d'astres. La couleur des aurores. Et les fleurs ! Depuis toujours, je crois en Dieu à cause des fleurs.

Je me souviens, j'allais avoir quatre ans, c'était le printemps et je dessinais dans mon cahier de gros bols rouges surmontés d'une crête : des tulipes. Je m'essayais aussi aux pâquerettes et bien sûr aux tournesols, mes préférés. J'avais décidé que quand je serai grande, je deviendrai jardinière, pour m'en aller de bon matin courir les chemins et chercher la fleur nouvelle qui fleurirait mon jardin - comme dans la chanson que me chantait maman. Ou alors je deviendrai brodeuse. Pour

broder des fleurs sur de beaux tissus chatoyants, à l'exemple des châles que portaient les Valaisannes, le dimanche, à la messe. Je rêvais d'une maison posée dans un pré vert. Une maison avec des rideaux à volants, une cheminée fumante et un ciel toujours bleu par-dessus, orné d'un soleil joufflu qui rigole.

Et me voilà, des dizaines de printemps plus tard, habitant un immeuble en ville avec un bac de géraniums sur ma fenêtre pour seul jardin, et le soleil ne rigole pas toujours dans le ciel de ma vie. Et pourtant, tous mes rêves d'enfance se sont réalisés. Oui ! Je suis devenue jardinière.

De jour en jour, je sillonne les chemins du monde en quête de la fleur nouvelle. Qui pousse dans tous les sols, sous toutes les latitudes, même dans les coins les plus sombres et les plus inattendus. Qui résiste à tout, au manque d'eau et de lumière, à la déforestation, aux cyclones, aux tremblements de terre, aux épidémies, aux guerres, à la barbarie humaine. Et qui parfois est si petite, si enfouie, qu'elle ne se repère

que par des signes. Un parfum. Une brillance. Les signes sont des bouts de phrases à mettre dans le bon sens. Le bon sens est celui que m'indique mon cœur.

Je sais ce que je cherche, parce que je l'ai déjà trouvé. Ce qui ne m'empêche pas, chaque matin, de le chercher encore, afin de m'en émerveiller. Et quand je le trouve, je me mets à l'ordinateur et je le raconte aux autres, brodant des histoires sur mon clavier. Oui, tous mes rêves se sont réalisés. Merci Dieu.

Gladys Théodoloz



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge



Premières Communions Confirmations

*Laissez-vous surprendre
par la qualité de notre choix
de livres et d'articles
à votre disposition pour
ces grandes occasions*

Librairie Saint-Paul

Pérolles 38 • CH-1705 Fribourg • Tél. 026 426 42 11/12 • Fax 026 426 42 00
E-mail: librairie@st-paul.ch